liliane et fred funcken

L'UNIFORME ET LES ARMES DES SOLDATS DU PREMIER EMPIRE

Préface de S. A. I. le Prince Louis-Napoléon

des régiments de ligne français
aux troupes britanniques
prussiennes et espagnoles

casterman

L. & F. FUNCKEN.

L'UNIFORME ET LES ARMES DES SOLDATS DU PREMIER EMPIRE

DES MÊMES AUTEURS, DANS LA MÊME SÉRIE :

Le Costume et les Armes des soldats de tous les temps

Tome 1 : Des Pharaons à Louis XV

Tome 2 : De Frédéric II à nos jours

L'Uniforme et les Armes des soldats du premier Empire

Tome 2 : De la Garde impériale
aux troupes alliées, suédoises, autrichiennes et russes

L'Uniforme et les Armes des soldats de la guerre 1914-1918

Tome 1 : Infanterie - Blindés - Aviation

Tome 2 : Cavalerie - Artillerie - Génie - Marine - Services divers

L'Uniforme et les Armes des soldats de la guerre 1939-1945

Tome 1 : France, Allemagne, Autriche, U.R.S.S., Tchécoslovaquie,
Pologne, Belgique, 1933-1941
Infanterie - Cavalerie - Blindés - Aviation

Tome 2 : Grande-Bretagne, Allemagne, France, Italie, Finlande, Norvège, Croatie, Slovaquie,
Bohême-Moravie, Légions russes, 1939-1943
Infanterie - Cavalerie - Blindés - Aviation - Marine

A paraître :

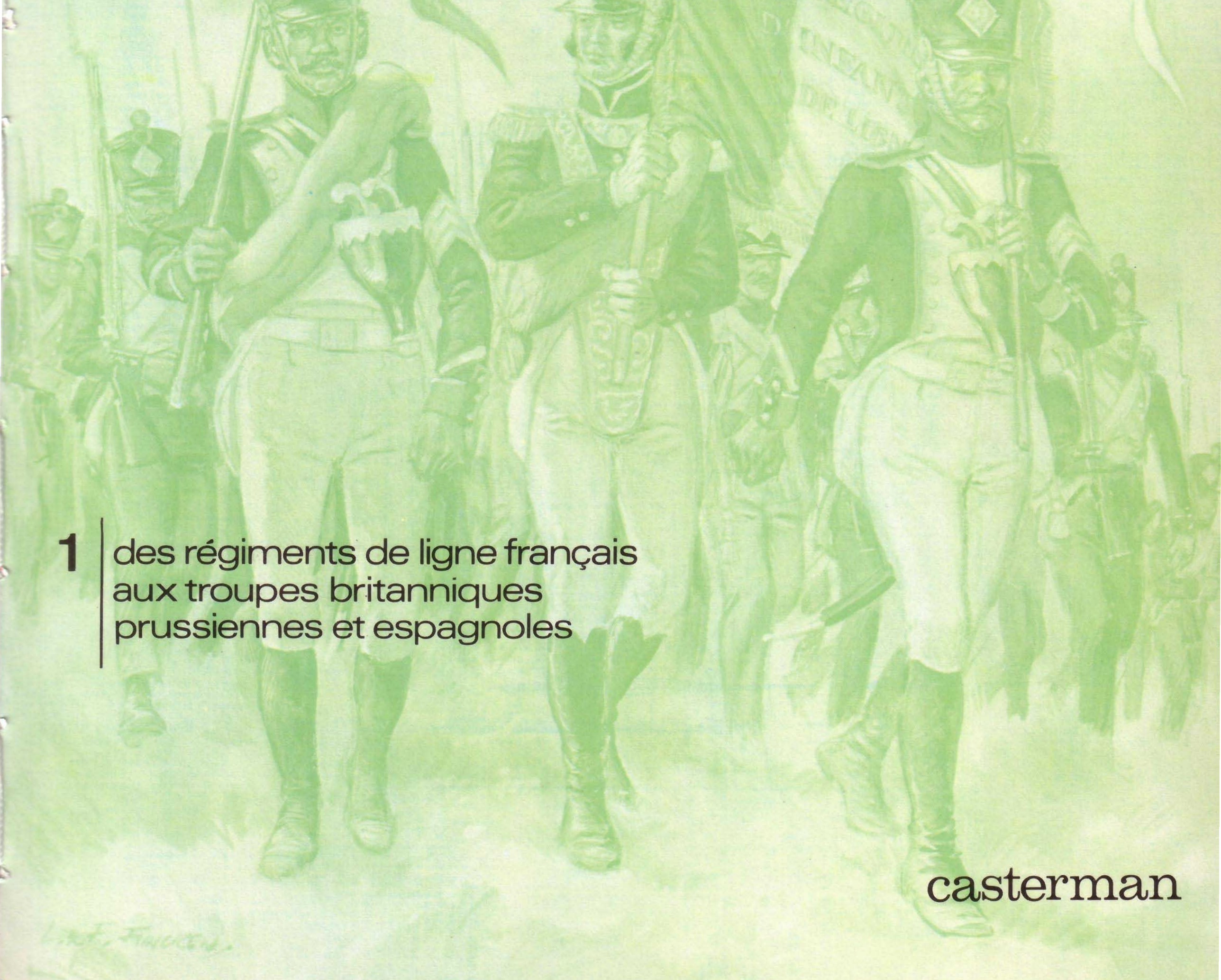
L'Uniforme et les Armes des soldats de la guerre 1939-1945, tome 3

© CASTERMAN 1968. — *Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.*

liliane et fred funcken

L'UNIFORME ET LES ARMES DES SOLDATS DU PREMIER EMPIRE

Préface de S. A. I. le Prince Louis-Napoléon



1 des régiments de ligne français aux troupes britanniques prussiennes et espagnoles

casterman

N

Monsieur et Madame Funcken m'ont demandé de présenter l'album du Costume et des Armes du Premier Empire. Je le fais volontiers en souvenir de mon père qui avait réuni tant de documents sur ce sujet qui piquait sa curiosité.

En le recommandant à l'attention de la jeunesse qui aime la couleur de l'uniforme et son panache, aux historiens pour qui l'exacte connaissance des détails n'est jamais vaine, au grand public qui cherche dans les manifestations militaires à matérialiser son attachement et sa foi dans la Patrie, j'ai le sentiment d'apporter un témoignage de sympathie à un solide et utile travail.

Paris, le 8 juin 1968

Napoléon et son état-major

18 mai 1804. Napoléon Bonaparte recevait le Sénat venu le proclamer empereur des Français « pour la gloire comme pour le bonheur de la République ».

Dix ans plus tôt, cet homme n'était encore qu'un petit capitaine d'artillerie!

Napoleone de Buonaparte était né le 15 août 1769 à Ajaccio, dans cette Corse annexée à la France depuis exactement un an[1]. Le petit garçon batailleur qui courait les rochers sauvages de son île natale n'avait d'abord montré que des dispositions pour le calcul, puis il avait été envoyé en France, sa nouvelle patrie, pour y devenir officier du Roi. En 1784, il était cadet-gentilhomme de l'École de Mars; à seize ans, lieutenant en second au régiment de La Fère. Blessé deux fois au siège de Toulon (1793), il en chassait les Anglais et était nommé général de brigade sur la recommandation de son chef, inconscient prophète, qui écrivait au Comité du salut public : « Récompensez et avancez ce jeune homme, car si on était ingrat envers lui, il s'avancerait tout seul. »

1. Louis XV avait proclamé la réunion de la Corse à la France le 15 août 1768, après l'avoir achetée à la république de Gênes. Il fallut deux expéditions pour venir à bout de la résistance des patriotes corses (Ponte Nuovo, 9 mai 1769) et rendre cette acquisition effective.

1. Aide de camp (1804). — 2. Maréchal en petit uniforme. — 3. Général de division (1805). — 4. Maréchal en habit de petite tenue. — 5. Général de brigade en redingote (1805). — 6. Maréchal d'Empire (1804). — 7. Murat en gouverneur général de Paris (1804). — 8. L'Empereur (1804). — 9. Général de brigade (1804).

L. & F. FUNCKEN.

Et il s'avança « tout seul » à une allure de météore. Général de division à vingt-six ans et commandant en chef de l'armée de l'intérieur, il était, en 1796, nommé général en chef de l'armée d'Italie où il allait « conquérir à la République les plus belles contrées de l'Europe ». Égypte, 18-Brumaire (1799) : le Consulat. Les derniers bonds ont été prodigieux, la France s'est livrée à cet homme extraordinaire qui lui a rendu toute sa gloire... et même un peu plus.

Avec l'Empire naquit une haute société militaire destinée à hausser le prestige de la France impériale au niveau de celui de l'ancien régime.

Philippe Auguste avait décerné le premier titre de maréchal de France (1185), la République avait aboli cette dignité, Napoléon la recréait par un décret en date du 19 mai 1804 et nommait maréchaux d'Empire quatorze de ses anciens compagnons d'armes qui l'avaient aidé à gravir les échelons du pouvoir. Ils avaient une moyenne d'âge de quarante ans et s'appelaient : Augereau (1757-1816), Bernadotte (1763-1844), Berthier (1753-1815), Bessières (1768-1813), Brune (1763-1815), Davout (1770-1823), Jourdan (1762-1833), Lannes (1769-1809), Masséna (1756-1817), Moncey (1754-1842), Mortier (1768-1835), Murat (1767-1815), Ney (1769-1815), Soult (1769-1851).

1. Aide de camp d'un général d'armée (1807). — 2. Capitaine aide de camp d'un général de brigade (1805). — 3. Adjudant-commandant (1805). — 4. Adjoint aux commandants. — 5. Colonel aide de camp d'un général d'armée (1805). — 6. Murat (1805). — 7. L'Empereur (1805). — 8. Maréchal d'Empire (1805).

1
2
3
4
5
6
7
8
L. & F. FUNCKEN.

Ce nombre fut porté à dix-huit par la création de quatre maréchaux honoraires (1804), puis encore augmenté par la nomination de Victor (1766-1841) en 1807, Oudinot (1767-1847), Macdonald (1765-1840) et Marmont (1774-1852) en 1809, Suchet (1772-1826) en 1811, Gouvion-Saint-Cyr (1764-1830) en 1812, Poniatowski (1762-1813) en 1813 et Grouchy (1766-1847) en 1815.

Les effectifs des généraux s'enflèrent considérablement eux aussi : 259 généraux de division, 703 généraux de brigade furent nommés entre 1805 et 1815.

Pourtant, ces cadres brillants, qui allaient d'année en année payer un tribut de plus en plus lourd en entraînant au combat des soldats de plus en plus jeunes et inexpérimentés, ne trouvaient auprès de l'Empereur que suspicion et que réserve hautaine confinant au mépris. « Les généraux ne sont rien », disait Napoléon, qui traitait aussi durement ses maréchaux dont il exigeait une aveugle obéissance aux ordres, sans admettre de ses subordonnés la moindre discussion. « Moi seul je sais ce que je dois faire », disait-il.

A part quelques exceptions, les grands chefs militaires de l'Empire acceptèrent cette soumission qui allait dans certains

1. Adjudant-commandant du Q.G. impérial (1809). — 2. Valets de la maison de l'Empereur. — 3-4. Aides de camp du maréchal Berthier. — 5. Page porte-lunette de l'Empereur. — 6. Murat, roi de Naples (1810). — 7. Berthier. — 8. L'Empereur (1809). — 9. Roustan, mameluk de l'Empereur. — 10. Général chef d'état-major (1809). — 11. Général de division (1809).

L. & F. FUNCKEN.

cas jusqu'à la plus écœurante servilité. Les rivalités, fondées surtout sur de vieilles inimitiés, opposaient les maréchaux et les aveuglaient parfois à un tel point qu'ils suscitèrent de véritables catastrophes en refusant de s'entraider (Espagne, Portugal, Russie), loin il est vrai de l'œil du maître.

Avec la gloire et la renommée, les maréchaux furent aussi trop nombreux à céder à l'appât du gain, encouragés d'ailleurs par leur chef qui croyait, par un raisonnement un peu sommaire, que l'ambition et la convoitise constituaient les plus sûrs garants de l'attachement de ses maréchaux à sa personne.

Tout au contraire, gorgés de biens et de richesses, la plupart d'entre eux se détacheront, « dégoûtés du métier », de celui qui avait fait leur fortune.

Ces hommes, dont nous n'avons encore brossé qu'un tableau assez sombre, possédaient toutefois une qualité commune : une bravoure extraordinaire. Bravoure qui allait permettre à leur merveilleuse phalange de donner à l'armée française une page de gloire éclatante et éternelle.

L'Empereur avait rejeté sur ses officiers tous les galons et les plumets dont il n'avait que faire. Cette débauche d'or

1. Général de division (1812). — 2. Maréchal (1812). — 3. Général de division (1812). — 4. Général de brigade en manteau (1815). — 5. Officier général (1812). — 6. Officier d'ordonnance en petite tenue (1813). — 7. Général de division (1813). — 8. Chirurgien du Q.G. impérial. — 9. Ingénieur géographe (1810). — 10. Murat (1812).

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
L. & F. FUNCKEN.

et de broderies ne s'étendait pas au-delà des généraux de brigade. D'une mise plus discrète et prenant rang immédiatement après les généraux de brigade, les adjudants généraux ou adjudants-commandants étaient employés comme chefs d'état-major. Ensuite venaient les aides de camp chargés de seconder les officiers généraux. Leur nombre était fixé à six pour le service d'un maréchal, à trois pour un général de division et à deux pour un général de brigade. Comme tous les officiers sans troupe, les aides de camp portaient rarement l'uniforme prescrit et arboraient parfois des uniformes de fantaisies.

Un certain nombre de jeunes officiers furent choisis parmi les différentes armes pour servir à la transmission des ordres de l'Empereur et furent intégrés dans sa maison. Ils prirent le titre d'officiers d'ordonnance et ne dépassèrent jamais le nombre de douze. Leur uniforme était bleu barbeau[1] brodé d'argent. Napoléon récompensait leur bonne conduite en les intégrant dans un régiment de ligne avec le grade immédiatement supérieur à celui qu'ils occupaient auprès de sa personne.

1. Bleu clair.

1. Adjudant du maréchal Berthier (1890). — 2. Aide de camp du maréchal Bernadotte (1807). — 3. Aide de camp de maréchal, grande tenue (1807). — 4. Aide de camp de Murat. — 5. Aide de camp de général. — 6. Aide de camp de général (1810). — 7. Aide de camp de général de division (1812).

L. & F. FUNCKEN.

Tambours-majors et musiciens

Les musiciens étaient loin de ne jouer un rôle que dans les parades prestigieuses de l'Empire. Napoléon, peu intéressé par la musique en général, n'ignorait pas pour autant le puissant effet qu'elle faisait sur le soldat et sur le peuple. En dehors de sonneries et batteries réglées par les ordonnances, tels le réveil, la diane ou l'extinction des feux, les airs joués par les bandes instrumentales étaient le plus souvent extraits du répertoire du vaudeville; les vieux airs républicains pourtant si populaires quelques années plus tôt n'inspiraient que méfiance à l'empereur, qui les trouvait trop entachés de sang français.

Ainsi les soldats défilaient-ils superbement au son de « J'aime l'oignon frit à l'huile », tiré d'une opérette en vogue.

Tous les « timbres » populaires vifs d'allure, carrés de forme, étaient adaptés par les chefs de musique.

David Buhl, le meilleur trompettiste de son temps, forma plus de six cents musiciens à l'école de Versailles. Sa méthode se propagea et demeura longtemps classique.

TAMBOURS-MAJORS

1. Infanterie de ligne (1812-1814). — 2. Infanterie de ligne, petite tenue (1812). — 3. Infanterie légère (1809). — 4. 3e régiment d'infanterie de ligne (1810). — 5. 29e régiment d'infanterie de ligne (1807). — 6. Infanterie de ligne (1807).

6
5
1
2
3
4
L & F. FUNCKEN.

D'après Fétis, un corps de musique militaire comprenait en principe : six à huit grandes clarinettes, une clarinette en mi bémol, une petite flûte, deux cors, deux bassons, une trompette, deux ou trois trombones, un ou deux serpents, une grosse caisse, une paire de cymbales, une caisse roulante et un chapeau chinois.

Les chefs de musique se mirent bientôt à composer force marches et pas redoublés. L'un d'eux, nommé Gebauer, en écrivit un grand nombre considérés comme les meilleurs du temps. Ce compositeur devait disparaître pendant la désastreuse campagne de Russie avec la plupart des musiciens.

L'uniforme des musiciens était en principe un habit bleu sans revers et un chapeau bordé d'or; mais on en vit, dès 1806, porter les tenues les plus fantaisistes.

Sur le champ de bataille, les musiciens servaient à l'approvisionnement en cartouches ainsi qu'au ramassage des blessés.

Les cornets d'infanterie légère, les fifres et les tambours jouaient également un rôle important dans la vie militaire.

MUSICIENS D'INFANTERIE

1. 1808. — 2. 1812. — 3. Infanterie légère (1812). — 4. Chef de musique (1812). — 5. Chef de musique (1809). — 6. 1809. — 7. 1812. — 8. Infanterie légère (1812). — 9. Infanterie légère (1812). — 10. Chef de musique (1805). — 11. Chef de musique (1809).

L. & F. FUNCKEN.

La virtuosité des tambours était particulièrement remarquable. La célèbre « Batterie d'Austerlitz », avec ses variations rythmiques et ses oppositions de sonorités obtenues par l'alternance des coups de baguettes frappant la peau ou le rebord de la caisse, constituait une véritable « sonate pour tambour ». La difficulté de son exécution exclut l'hypothèse qu'elle ait pu être jouée durant la bataille dont elle porte le nom. Les tambours étaient généralement très braves et on les voit souvent arriver sur l'ennemi les premiers. Ils étaient instruits par le tambour-major, dont la canne à grosse pomme avait été, jadis, un simple bâton destiné à châtier ses turbulents subordonnés.

Leur uniforme atteignit sous l'Empire les limites extrêmes de l'originalité et de la somptuosité, jusqu'à les transformer en véritables charlatans de foire.

L'ordonnance de 1812 attribua la couleur verte à tous les musiciens, fifres, tambours et tambours-majors. C'était la fameuse livrée impériale aux galons ornés de « N » et d'aigles alternés.

MUSICIENS D'ÉTAT-MAJOR – 1809

1. Chapeau chinois. — 2. Clarinette. — 3. Serpent. — 4. Basson. — 8. Cor. — 5-6-7-9-10. Autres musiciens.

L & F. FINKEN.

L'infanterie

Destinée à envahir l'Angleterre, une armée de deux cent mille hommes avait été concentrée dans les « camps des côtes de l'Océan ». Elle formait un instrument guerrier de toute première valeur, le plus beau peut-être qui fût jamais constitué. Animés d'une foi inébranlable en leur chef, le « Petit Tondu », les soldats de « l'Armée d'Angleterre » n'avaient cessé de subir un entraînement intensif dont la monotonie commençait à engendrer une certaine lassitude. Les hésitations de l'amiral de Villeneuve et le désastre de Trafalgar obligèrent Napoléon à renoncer à ses projets d'invasion, l'armée des côtes devint la « Grande Armée ». C'est elle qui entamera — par la plus éclatante : Austerlitz, le 2 décembre 1805 — la série ininterrompue de victoires qui va jusqu'à Friedland et la paix de Tilsit (1807) en passant par Iéna, Auerstaedt (1806) et Eylau (1807).

Les fantassins de 1805 comptaient près de 50 % d'anciens soldats de la Révolution ou du Consulat. Ils portaient encore le bicorne révolutionnaire et l'habit bleu à basques longues et à revers blancs.

A la demi-brigade de la Révolution avait succédé le régiment qui comptait de deux à huit bataillons, subdivisés chacun en compagnies.

Déployé en bataille, le bataillon alignait au centre ses compagnies de fusiliers, d'où leur nom de compagnies du centre, encadrées par les compagnies d'élite qui comprenaient à gauche les voltigeurs et à droite les grenadiers. Dans l'infanterie légère, les grenadiers étaient remplacés par les carabiniers. Deux ou trois régiments formaient une brigade, deux brigades formaient une division.

La tâche des compagnies d'élite était nettement définie. Les voltigeurs, choisis parmi les hommes de petite taille et doués d'une grande agilité, étaient chargés de se disperser devant les masses d'infanterie ennemie et de les harceler par un feu à volonté aussi irritant que précis. Les grenadiers,

INFANTERIE LÉGÈRE

1. Chasseur du 10e léger. — 2. Voltigeur du 10e léger (1809). — 3. Carabinier, tenue de route, 8e léger (1809). — 4. Sergent de carabiniers du 8e léger (1809). — 5. Tambour du 17e léger (1809). — 6. Chasseur (1804-1806). — 7. Officier de chasseurs (1810). — 8. Carabinier (1810). — 9. Sapeur (Espagne). — 10. Sergent-major (Espagne). — 11. Carabinier. — 12. Cornet de voltigeurs (1809).

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
L. & F. FUNCKEN.

quant à eux, étaient grands et entraînaient — ou selon le cas poussaient en avant — les fusiliers des compagnies du centre.

A part quelques détails, l'uniforme et l'armement (un fusil plus court), bien peu de choses différenciaient l'infanterie légère de l'infanterie de ligne; ensemble elles combattirent et confondirent leur gloire.

Le grand ennemi des fantassins était la cavalerie, qui, si elle tombait sur une unité d'infanterie étirée, n'avait aucune difficulté à la disperser et à la sabrer. Aussi avait-on imaginé la formation en carré. Le carré de bataillon fut le plus souvent employé sous l'Empire parce que plus rapide, plus simple à réaliser. Les compagnies d'élite occupaient alors les angles et le centre du carré, qui pouvait faire feu de tous côtés et opposer aux charges des cavaliers le redoutable rang des baïonnettes dont chaque face de la formation se hérissait.

Pour l'attaque, l'infanterie se disposait en colonne par division, formation à partir de laquelle elle pouvait se déployer en bataille très rapidement et fournir contre l'ennemi toute la puissance de feu de ses compagnies allongées sur un seul rang, ou, tout aussi vite, adopter la formation défensive en carré.

Contrairement à ce que les brillantes victoires des premières *années pourraient faire croire, l'armement du fantassin laissait* fort à désirer. Son arme principale, le fusil, datait de 1777 et, malgré quelques modifications, restait médiocre et inférieure en tout cas à la plupart des fusils de l'ennemi, à tel point que le soldat français remplaçait souvent son arme réglementaire par un fusil ennemi ramassé sur le champ de bataille.

Le fusil à silex français pesait 4,65 kg et mesurait 1,53 m, il tirait avec précision jusqu'à cent dix mètres et devenait extrêmement imprécis au-delà de deux cents mètres. Sa balle sphérique, d'un calibre de 17,5 mm, était enfermée avec sa charge de poudre dans une cartouche en papier que le soldat devait déchirer avec ses dents afin de faire glisser la poudre dans le canon, la bourrer à l'aide de l'enveloppe et la tasser avec la baguette. Il lui fallait ensuite introduire la balle, la pousser contre la bourre, garnir le bassinet de poudre d'amorce. L'opération se faisait en douze temps et

INFANTERIE LÉGÈRE

1. Tambour de carabiniers (1812). — 2. Chasseur du 10e léger (1812). — 3. Voltigeur du 5e régiment (1812). — 4. Sapeur (1810-1812). — 5. Chasseur (1812). — 6. Officier supérieur (1812). — 7. Carabinier du 5e régiment. — 8. Voltigeur du 3e régiment (1814-1815). — 9. Officier de chasseurs. — 10. Chasseur en tenue de route (1812). — 11. Fusilier en tenue de route (1812).

7
8
5
6
4
9
10
11
3
2
1
L. & F. FUNCKEN

1

2

3

4

5

6

L.A.F. FUNCKEN

10
11
12
7
8
9

durait une minute... Encore heureux si après une telle manœuvre le coup voulait bien partir, car les ratés dus aux défauts de la platine à silex étaient nombreux!

Ces défauts, alliés au caractère plein de vivacité du soldat français, portaient trop souvent ce dernier à ne compter que sur sa baïonnette à section triangulaire et longue de 40 cm, même si elle était peu robuste.

Le soldat disposait de cinquante cartouches et de trois pierres à fusil. Outre la baïonnette, il était doté d'un petit sabre courbe, le briquet.

L'uniforme de l'infanterie légère en 1804 était l'habit-veste bleu de 1799 aux revers et parements écarlates, avec la culotte et le gilet de la même couleur. Le shako, d'origine hongroise, que l'infanterie légère avait été la première à adopter, s'ornait d'une plaque de cuivre en forme de cor de chasse. Les carabiniers portaient le shako à cordon rouge. L'infanterie légère ne possédait pas de tambours à cette époque, mais des cornets dont le son aigre était caractéristique. Par leur collet rouge, les carabiniers et le centre se distinguaient des voltigeurs au collet jaune.

En 1812, le collet rouge des carabiniers et des fusiliers (centre) fut liséré de bleu, comme celui des voltigeurs. Les revers, parements et retroussis devinrent bleus passepoilés de blanc. Une grenade ornait les retroussis des carabiniers tandis que fusiliers et voltigeurs portaient respectivement le cor blanc et le cor chamois. La culotte était blanche. Les épaulettes écarlates à liséré rouge étaient réservées aux carabiniers; elles étaient bleues à liséré blanc pour les fusiliers, chamois à liséré bleu pour les voltigeurs.

Les entorses au règlement étaient néanmoins innombrables : les shakos se paraient d'aigrettes et de plaques au gré de la fantaisie des colonels.

Les officiers portèrent en tout temps l'habit long.

Il y avait 37 régiments d'infanterie légère en 1804. Mais 5 d'entre eux n'existaient que sur le papier, ces lacunes n'ayant d'autre but que de tromper l'ennemi sur les effectifs réels de l'Empereur.

INFANTERIE DE LIGNE (I - pp. 30-31)

1. Fusilier en grande tenue (1804-1807). — 2. Voltigeur en tenue de campagne (1806). — 3. Fusilier (1805). — 4. Colonel. — 5. Voltigeur. — 6. Fifre (1805). — 7. Grenadier. — 8. Grenadier en tenue de route. — 9. Cornet de voltigeurs. — 10. Sapeur (1805). — 11. Lieutenant de grenadiers (1805). — 12. Fusilier en tenue de campagne (1805).

INFANTERIE DE LIGNE
(II – UNIFORMES BLANCS)

1. Grenadier en grande tenue (1807). — 2. Fusilier (1807). — 3. Voltigeur (1806-1807). — 4. Sergent-major de grenadiers (1806-1807). — 5. Grenadier (1806-1807).

2
1
3
4
5

A l'aube de l'Empire, l'infanterie de ligne n'avait pas abandonné le vieil uniforme des guerres de la Révolution. Le chapeau fit place au shako à plaque de cuivre et cocarde. Cette coiffure consistait en un fût de feutre recouvert par une calotte de cuir formant rebord. Au bas et à l'arrière du feutre, une boucle permettait d'ajuster le shako à la mesure de la tête. Au-dessus de la visière de cuir, une plaque de forme variée selon les époques était surmontée d'une cocarde. Un plumet ou une houppette garnissait par-devant le bord supérieur. Un cordon blanc, natté le plus souvent, formait guirlande, devant et derrière le shako, et s'agrémentait à droite de deux plaques circulaires terminées par un gland. Deux jugulaires en cuivre qui se fixaient sous le menton maintenaient en place ce lourd couvre-chef. Beaucoup plus résistant aux coups de sabre, le shako servait au soldat en campagne pour y entreposer une foule d'objets hétéroclites : pommes, peignes, oignons, cirage, miroir et même... une ou deux bouteilles!

En 1806 apparut la capote et avec elle l'habit blanc qui, par suite de la carence en indigo, devait remplacer l'uniforme bleu. Seuls quelques régiments le revêtirent, ce qui n'empêcha pas ceux-ci d'apporter des modifications aux instructions pourtant précises du décret.

Les régiments d'infanterie numéros 3, 4, 8, 12, 14, 15, 17, 18, 19, 21, 22, 24, 25, 27, 28, 33, 34 et 86 furent désignés pour recevoir immédiatement cet habillement qui se composait d'un habit et d'une veste de drap, d'une culotte de tricot et d'une capote ou redingote de drap beige.

Les régiments étaient divisés en séries de huit. Dans chaque série, les quatre premiers régiments avaient les boutons jaunes et les poches en travers; les quatre autres, les boutons blancs et les poches en long.

Dans chaque huitaine, les couleurs distinctives étaient portées :

Aux revers, parements et collet	par les 1er et 5^{e} régiments.
Aux revers et parements	par les 2^{e} et 6^{e} régiments.
Aux revers et collet	par les 3^{e} et 7^{e} régiments.
Aux parements et collet	par les 4^{e} et 8^{e} régiments.

INFANTERIE DE LIGNE (III)

1. Grenadier d'une compagnie d'élite (1808). — 2-3. Voltigeurs d'une compagnie d'élite (1808). — 4. Fusilier (1809). — 5. Grenadier (1809). — 6. Voltigeur en tenue d'hiver (1809-1810). — 7. Fusilier (1807). — 8. Tambour de fusiliers (1809). — 9-10-11. Shakos 1804, 1806, 1810.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11

Les couleurs distinctives étaient :

1re	série	Régiments nos	1	à	8	vert impérial
2e	série	Régiments nos	9	à	16	noir
3e	série	Régiments nos	17	à	24	écarlate
4e	série	Régiments nos	25	à	32	capucine
5e	série	Régiments nos	33	à	40	violet
6e	série	Régiments nos	41	à	48	bleu céleste
7e	série	Régiments nos	49	à	56	rose
8e	série	Régiments nos	57	à	64	aurore
9e	série	Régiments nos	65	à	72	bleu foncé
10e	série	Régiments nos	73	à	80	jonquille
11e	série	Régiments nos	81	à	88	vert pré
12e	série	Régiments nos	89	à	96	garance
13e	série	Régiments nos	97	à	104	cramoisi
14e	série	Régiments nos	105	à	112	gris de fer

Les industriels français ayant découvert un « ersatz » de l'indigo dans une plante indigène : le pastel, le décret fut abrogé en 1807.

En 1812, l'infanterie de ligne fut dotée d'un nouveau modèle d'habit : l'habit-veste[1] qui fermait devant jusqu'à la taille, cachant ainsi le gilet. Les basques étaient raccourcies de près de 22 centimètres.

Les grenadiers et les fusiliers avaient le collet écarlate avec passepoil bleu; il était chamois pour les voltigeurs. Les revers blancs étaient garnis d'un passepoil écarlate; les parements : écarlates à passepoil blanc avec pattes bleues à passepoil écarlate. Les poches en long (verticales) étaient figurées par un passepoil écarlate. Les retroussis blancs, passepoilés de blanc, s'ornaient d'un « N » couronné bleu pour les fusiliers, d'une grenade rouge pour les grenadiers et d'un cor chamois pour les voltigeurs.

Les pattes d'épaules étaient bleues bordées de rouge pour les fusiliers, écarlates bordées de bleu pour les grenadiers

1. Cette décision ne s'appliquait pas à la Garde impériale, qui formait une armée spéciale et distincte (voir tome II).

INFANTERIE DE LIGNE (IV)

1. Officier porte-aigle (1815). — 2. Deuxième porte-aigle (1812). — 3. Fusilier (1812-1814). — 4. Caporal de grenadiers, tenue de route (1812). — 5. Caporal de voltigeurs (1812-1814). — 6. Officier (1812). — 7. Porte-fanion de bataillons (1812). — 8. Officier (1813). — 9. Voltigeur (1814). — 10. Grenadier (1813).

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10

et chamois bordées de bleu pour les voltigeurs. Les guêtres, elles aussi raccourcies, s'arrêtaient sous le genou.

Le shako des fusiliers et des voltigeurs était du même modèle, mais doté de chevrons et d'une aigrette jaunes pour les voltigeurs. Celui des grenadiers, plus haut, du modèle de la cavalerie, s'agrémentait de chevrons rouges et d'une aigrette de la même teinte.

Les voltigeurs portaient sur leur shako une houppette vert foncé pour la 1re compagnie, bleu céleste pour la deuxième, aurore (jaune foncé) pour la troisième et violette pour la quatrième.

Les cheveux des fantassins étaient liés en queue au début de l'Empire; seuls quelques-uns avaient les cheveux coupés courts « à la Titus », à l'instar de Napoléon qui devait à cette coiffure son surnom de « Petit Tondu ». Les queues atteignaient parfois des dimensions étonnantes et leurs possesseurs s'en montraient très fiers; ils durent cependant s'incliner et se résoudre à sacrifier cet ornement aux ciseaux des perruquiers.

L'infanterie de ligne comptait 156 régiments en 1813, mais vingt et un numéros étaient vacants pour la raison que nous avons invoquée à propos de l'infanterie légère.

En tête des défilés marchaient les sapeurs coiffés de l'épais colback et le ventre ceint d'un tablier en peau blanche.

La hache de charpentier sur l'épaule, ils ouvraient la marche de la « tête de colonne », c'est-à-dire le tambour-major et sa clique suivis des musiciens. Cette cohorte était l'objet de toute l'attention des colonels, qui, au mépris de tout règlement, rivalisaient de fantaisie pour faire de leur bruyante troupe une attraction spectaculaire.

Après la « Grande Armée » des brillantes et rapides victoires vint l'armée improvisée de 1809, qui combla mal les pertes de la guerre d'Espagne. Puis, poursuivant son déclin, l'armée devint celle « des vingt nations » qui fondit en Russie. Enfin, ce fut la jeune armée de 1813, résistante, valeureuse, mais trop maigre pour résister à l'assaut conjugué d'adversaires numériquement supérieurs.

INFANTERIE DE LIGNE (V)

1-2. Plaques de shako d'infanterie légère (1807 et 1812). — 3-4-5. Ornements de retroussis de grenadier, de voltigeur et de fusilier (1812). — 6-7. Plaques de shako d'infanterie de ligne (1810 et 1812). — 8-9. Fusil modèle An IX avec sa baïonnette. — 10. Fusilier (1814). — 11. Grenadier (1814). — 12. Voltigeur (1814). — 13. Fusilier (1813-1814).

1

2

3

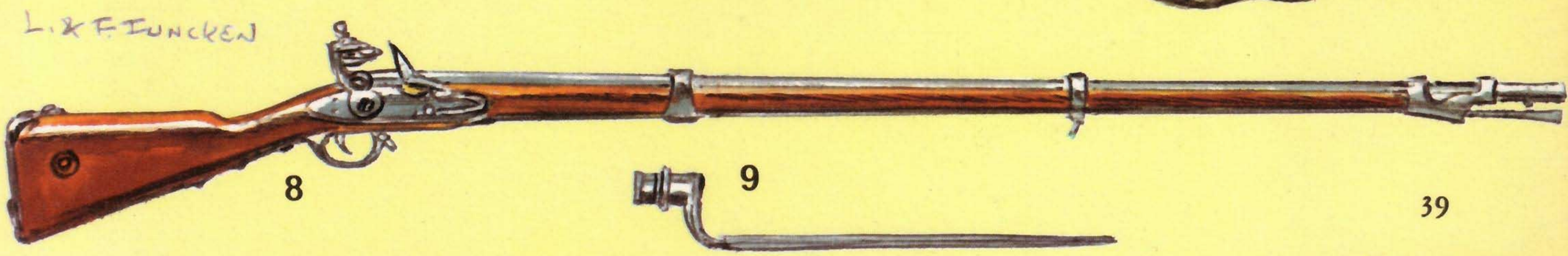
4

5

6

7

10 11 12 13



8 9

L'artillerie régimentaire

L'artillerie avait été accordée aux fantassins de la Révolution à raison de quatre pièces par bataillon. En 1795, ce nombre fut réduit de moitié. Bientôt considérés comme peu utiles, les canons furent complètement supprimés en 1803, en dépit des protestations des fantassins.

En 1809, ils revinrent au nombre de deux par régiment; ces pièces, du calibre de 3 ou de 5[1], avaient été prises aux Autrichiens. Approvisionnées de 150 à 200 coups, elles devaient être attelées et servies par des soldats du régiment qui les recevait (corps de Davout, Masséna et Oudinot). Les meilleurs officiers et soldats se disputèrent âprement l'honneur de servir cette artillerie. Ils se virent attribuer des uniformes qui les différenciaient nettement des autres soldats de leur régiment.

Cette artillerie n'eut qu'une brève existence, elle avait disparu en 1812.

1. Poids en livres du projectile et non diamètre du canon.

ARTILLERIE RÉGIMENTAIRE
ET OFFICIERS D'INFANTERIE
DE LIGNE

1. Officier en surtout (1807). — 2. Officier de grenadiers (1812). — 3. Conducteur (1811). — 4. Canonnier (1811). — 5. Canonnier en grande tenue (1811). — 6. Officier de fusiliers (1809-1812). — 7. Officier de voltigeurs (1809). — 8. Conducteur en tenue de route (1811). — 9. Pièce de 3 autrichienne.

7
8
6
5
1
2
3
4

La cavalerie

La cavalerie impériale se subdivisait en grosse cavalerie : cuirassiers et carabiniers; en cavalerie de ligne : dragons et lanciers, et en cavalerie légère : hussards et chasseurs à cheval.

CUIRASSIERS (I)

1. 13e régiment (1809). — 2. 11e régiment (1804-1806). — 3. Tenue de pansage (1804). — 4. Trompette du 8e régiment (1804-1812). — 5. Officier supérieur du 7e régiment (1809). — 6. Officier en petite tenue (1806). — 7. Trompette du 12e régiment (1804-1812).

Cuirassiers

En 1804, les régiments de cuirassiers étaient au nombre de douze. Spécialement conçus pour la charge, ils reçurent le casque et la cuirasse à l'épreuve des balles. La cuirasse était en fer battu et double, c'est-à-dire qu'elle couvrait la poitrine et le dos, les deux parties se joignant par des épaulières de cuivre et une ceinture à hauteur de la taille. Le casque en fer, inspiré de celui des dragons, était surmonté d'un cimier en cuivre jaune, orné d'une houppette et d'une crinière de crin noir. La bombe était entourée d'un turban en fourrure noire et garnie d'un plumet écarlate. Plusieurs types de casques et de cuirasses apparurent au cours des années; leur qualité était devenue médiocre à la fin de l'Empire.

Des matelassures ou « fraises » protégeaient l'habit du *frottement de la cuirasse; elles étaient en drap cramoisi* bordé de blanc.

Les régiments portaient les couleurs distinctives suivantes :

	Collet	Passepoil du collet	Parements	Pattes de parements	Passepoil des pattes de parements	Retroussis
1er	écarlate	bleu	écarlate	écarlate		écarlate
2e	écarlate	bleu	écarlate	bleu	écarlate	écarlate
3e	écarlate	bleu	bleu	écarlate	écarlate	écarlate
4e	aurore	bleu	aurore	aurore		aurore
5e	aurore	bleu	aurore	bleu	aurore	aurore
6e	aurore	bleu	bleu	aurore	aurore	aurore
7e	jonquille	bleu	jonquille	jonquille		jonquille
8e	jonquille	bleu	jonquille	bleu	jonquille	jonquille
9e	jonquille	bleu	bleu	jonquille	jonquille	jonquille
10e	rose	bleu	rose	rose		rose
11e	rose	bleu	rose	bleu	rose	rose
12e	rose	bleu	bleu	rose	rose	rose

7
6
5
1
2
4
3

Outre son sabre droit, le cuirassier était armé de deux pistolets, auxquels s'adjoignit en 1812 un mousqueton à baïonnette (décret du 25 décembre 1811).

Sous la cuirasse, le cavalier portait l'habit-veste bleu de roi aux retroussis de la couleur du régiment ornés de grenades bleues, aux poches en long (verticales) et aux épaulettes à franges écarlates.

Les cuirassiers, surnommés familièrement « les gros frères », étaient cavaliers d'Empire par excellence. La trombe impitoyable de leurs charges furieuses et meurtrières fit trembler le sol de tous les champs de bataille.

A Montmirail, en 1814, ils réduiront d'un tiers un corps de trente mille Russes en une seule charge, et ils se feront tuer à Waterloo.

En 1812, les couleurs distinctives restèrent ce qu'elles étaient, avec, en plus, celles qui caractérisaient les 13e et 14e régiments, créés en 1809 :

13e régiment : collet lie-de-vin passepoilé de bleu, parements lie-de-vin et pattes de parements bleues, retroussis et passepoil lie-de-vin.

14e régiment : idem, sauf les pattes de parements qui étaient bleues.

L'équipement du cheval consistait en une housse, des chaperons[1] et un portemanteau bleus galonnés de blanc. En 1812, le numéro du régiment figurait en blanc sur le portemanteau.

Les trompettes s'étaient vêtus avec la plus grande fantaisie pendant les premières années. En 1812, ils adoptèrent la livrée impériale, sans cuirasse ni giberne.

Tous les cavaliers portaient la culotte en peau de mouton ou en daim avec les bottes à l'écuyère; toutefois, ils enfilaient une surculotte pour les routes et en campagne. Leur manteau trois quarts à rotonde[2] était en drap blanc piqué de bleu.

1. Pièces de cuir qui recouvraient les fontes (poches) des pistolets d'arçon.
2. Ample manteau de cavalier à pèlerine.

CUIRASSIERS (II)

1-2. Trompettes (1812). — 3. Brigadier du 1er régiment en tenue de route (1812). — 4. 9e régiment (1812). — 5. Sous-officier en tenue d'écurie et en manteau-capote (1812). — 6. 14e régiment, petite tenue (1812).

1

2

3

4

5

6

Carabiniers

En 1804, la tenue des carabiniers était encore celle de 1791, à l'exception du bonnet à poil, plus haut de vingt centimètres. Leur nom venait de la carabine dont ils étaient toujours armés. Ils portaient l'habit à la française avec les épaulettes à franges écarlates et tournantes lisérées de blanc. Ils étaient répartis en deux régiments.

En 1806, Napoléon, qui tenait ces « grenadiers de la cavalerie » en haute considération, leur donna son frère Louis pour colonel général de leur 1er régiment et son beau-frère Borghèse pour colonel.

Par un curieux caprice, il en fit, en 1809, une espèce particulière de cuirassiers. L'ancien uniforme — modeste — fut remplacé par un habit blanc, une double cuirasse en acier recouvert d'une feuille de cuivre et un casque à la romaine. Ce casque de forme très spéciale ne nous est parvenu qu'en deux exemplaires authentiques, dont un fort endommagé. Il consistait en une bombe en cuivre jaune à laquelle étaient adaptés par des rivets une visière et un couvre-nuque également en cuivre. Cet ensemble était surmonté d'un haut cimier de cuivre jaune orné d'une épaisse chenille en crin écarlate; le tout pesait près de deux kilos.

CARABINIERS (I)

1. Trompette (1809-1810). — 2. 1808. — 3. 1805. — 4. Officier (1805).

4
3
1
2

En 1809, les carabiniers portaient l'habit-veste blanc avec la couleur distinctive bleu ciel. Le règlement de 1812 décrit cet uniforme comme étant dépourvu de revers, à collet bleu céleste liséré de blanc, à retroussis bleu céleste passepoilés de même couleur, garnis de grenades blanches. Le 1er régiment avait les parements rouges avec passepoil blanc et pattes à passepoil bleu, tandis que le 2e régiment avait les parements bleu céleste et les pattes de parements bleues. Des épaulettes à franges écarlates garnies d'un fil blanc ajoutaient une protection aux épaules.

La culotte de peau de mouton ou de daim pouvait être remplacée par une culotte hongroise ou un pantalon de cheval en tricot. Aux chaperons, l'équipement habituel du cheval, on substituait en campagne une demi-chabraque[1] en peau de mouton.

En plus de la carabine, les carabiniers étaient armés de deux pistolets et du sabre de cavalerie lourde, modèle An XI.

Les carabiniers disparurent presque tous dans la désastreuse campagne de Russie, dont ils ne revinrent qu'à moins de trois cents.

1. Sorte de housse qui recouvrait la selle et protégeait les fontes.

CARABINIERS (II)

1. Major du 2e régiment en capote (1812). — 2. Chef d'escadron du 2e régiment en petite tenue (1812). — 3. Trompette (1810). — 4. Trompette (1812). — 5. 1er régiment (1812). — 6. 2e régiment (1812). — 7. Tenue de service (1810). — 8. Colonel du 1er régiment (1812).

1

2

3

4

5

6

7

8

L. & F. FUNCKEN

Dragons

En 1805, en Allemagne, les dragons avaient profondément déçu l'Empereur : ils ne savaient combattre convenablement ni à pied ni à cheval. Leurs défaillances étaient dues à des officiers qui, par désir de briller, avaient inconsidérément compliqué les exercices; et cela n'avait produit sur le terrain que désordre et confusion. Toutefois, à Wertingen, le 8 octobre, les dragons se rachetèrent brillamment : ils conquirent pied à pied toutes les maisons du village, préludant ainsi à la prise d'Augsbourg.

Napoléon en fut tellement impressionné qu'il admit, l'année suivante, un régiment de dragons dans sa fameuse Garde[1].

L'uniforme n'avait pas changé depuis 1791 : habit de drap vert foncé, veste et culotte blanches.

Le casque à cimier, en cuivre, était garni sur son pourtour d'un turban en peau de veau marin et surmonté d'une crinière noire.

En 1812, les dragons revêtirent l'habit-veste semblable à celui de l'infanterie, mais de teinte verte. Les couleurs distinctives étaient portées par série de six régiments : 1 à 6 : écarlate, 7 à 12 : cramoisi, 13 à 18 : rose foncé, 19 à 24 : jonquille, 25 à 30 : aurore.

Les compagnies d'élite portaient le colback et les épaulettes à franges rouges comme les sapeurs.

En fait d'armement, le dragon était doté du sabre droit, d'un pistolet et d'un fusil du modèle 1777 plus court que celui de l'infanterie (1,41 m), sur lequel s'adaptait une baïonnette.

A cette époque, l'ancien équipement de cheval, une housse et des chaperons verts bordés de blanc, avait été remplacé par la demi-chabraque en mouton blanc ornée d'un feston à la couleur du régiment.

1. Pour la Garde impériale, voir tome II.

DRAGONS À CHEVAL

1. Trompette du 10e régiment (1804). — 2. Dragon en manteau. — 3. 13e régiment (1804-1812). — 4. Officier du 3e régiment (1812). — 5. 17e régiment (1812).

5
17
4
1
2
3

Envoyés en Espagne où ils achevèrent de s'aguerrir, les dragons acquirent une telle réputation que leur rappel en France, lors des désastres de 1814, fut considéré comme le dernier espoir de salut.

A Nangis et à Provins, l'impétuosité de leurs charges fit reculer l'envahisseur, mais leurs efforts héroïques ne purent détourner la marche inexorable du Destin.

DRAGONS À PIED (1804-1812)

1. Compagnie d'élite. — 2. 23e régiment. — 3. 28e régiment. — 4. 4e régiment. — 5. Sapeur. — 6. Dragon en veste (1806). — 7. Tambour (1805). — 8. 1805. — 9. Officier (1805).

Les régiments, au nombre de trente, se distinguaient de la façon suivante :

	Parements	Pattes de parements	Collet	Revers	Retroussis	Poches
1er	écarlate	écarlate	écarlate	écarlate	écarlate	en travers
2e	écarlate			écarlate	écarlate	en travers
3e		écarlate	écarlate	écarlate	écarlate	en travers
4e	écarlate	écarlate	écarlate	écarlate	écarlate	en long
5e	écarlate			écarlate	écarlate	en long
6e		écarlate	écarlate	écarlate	écarlate	en long
7e	cramoisi	cramoisi	cramoisi	cramoisi	cramoisi	en travers
8e	cramoisi			cramoisi	cramoisi	en travers
9e	cramoisi		cramoisi	cramoisi	cramoisi	en travers
10e	cramoisi	cramoisi	cramoisi	cramoisi		en long
11e	cramoisi			cramoisi	cramoisi	en long
12e		cramoisi	cramoisi	cramoisi	cramoisi	en long
13e	rose foncé	rose foncé	rose foncé	rose foncé	rose foncé	en travers
14e	rose foncé			rose foncé	rose foncé	en travers
15e		rose foncé	rose foncé	rose foncé	rose foncé	en travers
16e	rose foncé	rose foncé	rose foncé	rose foncé	rose foncé	en long
17e	rose foncé			rose foncé	rose foncé	en long
18e		rose foncé	rose foncé	rose foncé	rose foncé	en long
19e	jonquille	jonquille	jonquille	jonquille	jonquille	en travers
20e	jonquille			jonquille	jonquille	en travers
21e		jonquille		jonquille	jonquille	en travers
22e	jonquille	jonquille	jonquille	jonquille	jonquille	en long
23e	jonquille			jonquille	jonquille	en long
24e		jonquille	jonquille	jonquille	jonquille	en long
25e	aurore	aurore	aurore	aurore	aurore	en travers
26e	aurore			aurore	aurore	en travers
27e		aurore	aurore	aurore	aurore	en travers
28e	aurore	aurore	aurore	aurore	aurore	en long
29e	aurore			aurore	aurore	en long
30e		aurore	aurore	aurore	aurore	en long

8
9
6
7
1
2
3
5
4
L. & F. FUNCKEN

Chasseurs à cheval

Forts de vingt-quatre régiments en 1804, moins les 17e et 18e vacants, les chasseurs à cheval s'augmentèrent par la suite de sept nouveaux régiments.

Jusqu'en 1806, les chasseurs conservèrent le dolman à la hussarde brodé de fourrure. Quoique démodé, ce vêtement n'en était pas moins fort seyant et continua de vêtir un dernier régiment, particulièrement opiniâtre, jusqu'en 1813.

En 1806, le surtout, habit à basques longues, fut substitué au dolman. Les couleurs distinctives se répartissaient selon le tableau ci-dessous.

Les 4e, 5e, 6e et 10e régiments portaient un uniforme à la hussarde.

La coiffure était le shako en cuir noir à plaque en losange et à cordon blanc, agrémenté d'un plumet de la couleur du régiment. Les compagnies d'élite portaient le colback à flamme et plumet de la couleur tranchante.

L'armement comprenait un sabre courbe de cavalerie légère, modèle An II, un mousqueton long de 1,11 m et des pistolets (plus souvent un que deux).

La chabraque verte bordée de blanc était remplacée, en campagne, par une peau de mouton.

CHASSEURS À CHEVAL (I)

1. 4e régiment (1804). — 2. Compagnie d'élite du 1er régiment (1806). — 3. 13e régiment (1806). — 4. Trompette du 19e régiment.

	Collet	Parements		Collet	Parements
1er	écarlate	écarlate	14e		orange
2e		écarlate	15e	orange	
3e	écarlate		16e	bleu ciel	bleu ciel
4e	jonquille	jonquille	17e	Licencié sous la République	
5e		jonquille	18e	Licencié sous la République	
6e	jonquille		19e	aurore	aurore
7e	rose	rose	20e		aurore
8e		rose	21e	aurore	
9e	rose		22e	capucine	capucine
10e	cramoisi	cramoisi	23e		capucine
11e		cramoisi	24e	jonquille	capucine
12e	cramoisi		25e	garance	garance
13e	orange	orange	26e		garance

1
2
3
4
L.F.

En 1808, on vit apparaître un habit-veste à basques courtes appelé « habit à la Kinski ».

Le célèbre règlement de 1812 qui tendait à uniformiser les tenues de l'armée impériale octroie aux chasseurs l'habit-veste à revers carrés, la culotte hongroise ornée de tresses et la surculotte ou pantalon de cheval pour les campagnes.

Le shako était désormais imposé aux compagnies d'élite, qui n'en continuèrent pas moins à porter le colback. Dans la troupe, le shako variait d'un régiment à l'autre tant dans sa forme que dans ses garnitures. Les trente et un régiments de 1812 se distinguaient selon le tableau ci-dessous.

Le 31e régiment avait le collet, les parements et les retroussis chamois à passepoil vert. Il était en outre coiffé du shapska.

Cavaliers légers, les chasseurs avaient pour mission d'éclairer le terrain, de surveiller l'ennemi, de surprendre ses avant-postes et ses convois. Ils n'hésitaient pas à charger les carrés ennemis et s'illustrèrent sur tous les champs de bataille.

CHASSEURS À CHEVAL (II)

1. Compagnie d'élite du 17e régiment (1812). — 2. 16e régiment (1812). — 3. Sapeur (1808). — 4. 1er régiment (1812). — 5. 27e régiment (1812). — 6. Trompette (1810).

	Col	Passepoil du col	Parements	Passepoil		Col	Passepoil du col	Parements	Passepoil
1er	écarlate	vert	écarlate	vert	16e	bleu ciel	vert	bleu ciel	vert
2e	vert	écarlate	écarlate	vert	17e	vert	bleu ciel	bleu ciel	vert
3e	écarlate	vert	vert	écarlate	18e	bleu ciel	vert	vert	bleu ciel
4e	jonquille	vert	jonquille	vert	19e	aurore	vert	aurore	vert
5e	vert	jonquille	jonquille	vert	20e	vert	aurore	aurore	vert
6e	jonquille	vert	vert	jonquille	21e	aurore	vert	vert	aurore
7e	rose	vert	rose	vert	22e	capucine	vert	capucine	vert
8e	vert	rose	rose	vert	23e	capucine	capucine	capucine	vert
9e	rose	vert	vert	rose	24e	capucine	vert	vert	capucine
10e	cramoisi	vert	cramoisi	vert	25e	garance	vert	garance	vert
11e	vert	cramoisi	cramoisi	vert	26e	vert	garance	garance	vert
12e	cramoisi	vert	vert	cramoisi	27e	garance	vert	vert	garance
13e	orange	vert	orange	vert	28e	amarante	vert	amarante	vert
14e	vert	orange	orange	vert	29e	vert	amarante	amarante	vert
15e	orange	vert	vert	orange	30e	amarante	vert	vert	amarante

5
6
3
1
2
4
L.F.

Chevau-légers lanciers

Tard venus dans l'armée impériale, les chevau-légers français avaient été créés le 18 juin 1811.

Les premiers contacts avec les Cosaques avaient montré à Napoléon que leur arme, la lance, manquait encore à son armée. Il avait alors levé, en Pologne, trois régiments de lanciers[1] et avait ensuite étendu cette innovation à l'armée française en adjoignant aux cuirassiers six régiments de chevau-légers lanciers, composés de soldats tirés des régiments de dragons.

La lance ainsi introduite dans la panoplie de la Grande Armée mesurait 2,75 m de long.

Le sabre de cavalerie légère, un pistolet et un mousqueton ajoutés à la lance constituaient une lourde et encombrante charge pour le cavalier, qui ne manquait pas de se débarrasser soit de sa lance, soit de son mousqueton à la première occasion.

L'uniforme était l'habit-veste vert foncé aux poches figurées par une patte à la Soubise.

Collet, revers, parements et retroussis possédaient les couleurs distinctives : écarlate pour le 1er régiment, aurore pour le deuxième, rose au troisième, cramoisi au quatrième, bleu ciel au cinquième et garance au sixième.

1. Les lanciers polonais feront l'objet d'un chapitre dans le second tome.

CHEVAU-LÉGERS (I)

1. 5e régiment. — 2. Trompette du 3e régiment (1812).

L.F.

Le collet était garni d'un passepoil vert tandis que les épaulettes et les pattes de poches étaient passepoilées de la couleur propre à chacun des régiments. Un aigle vert décorait les retroussis. Les compagnies d'élite avaient les épaulettes rouges.

La culotte hongroise était verte, ornée de tresses. En campagne, les chevau-légers adoptaient un pantalon de cheval vert garni de peau et liséré de la couleur tranchante.

Le casque de dragon protégeait la tête; il était surmonté d'une chenille noire, blanche pour les trompettes. Des bottes de cavalerie légère galonnées de jaune complétaient l'uniforme.

L'équipement du cheval consistait en une chabraque en peau de mouton que bordait une bande de drap découpée en dents de scie, de la couleur propre au régiment.

Ainsi que dans la plupart des autres armes, les officiers portaient le même uniforme que la troupe, mais taillé dans un drap plus fin et galonné d'or. L'or s'étendait aux épaulettes, au ceinturon, au galon des bottes et jusqu'à la chabraque.

Apparus aux mauvais jours, les élégants chevau-légers entrèrent dans la légende avec la campagne de Russie, pour finir à Waterloo, mêlés aux cuirassiers dans des charges frénétiques, désespérées et inutiles, au cri de « Vive l'Empereur! »

CHEVAU-LÉGERS (II)

1. 5e régiment. — 2. 6e régiment. — 3. Major (1812). — 4. Trompette du 5e régiment (1811). — 5. Trompette du 3e régiment (1812).

4
5
3
1
2

La gendarmerie[1]

C'est en Espagne, de 1808 à 1814, que l'organisation de la gendarmerie prit la consistance militaire qui devait la rendre à jamais célèbre.

La « petite gendarmerie d'Espagne » y donna maints exemples de son courage et de sa discipline.

Elle rentra en France en 1814 pour prêter main-forte à la vieille armée qui tentait d'endiguer l'invasion des Coalisés, et comme les dragons, se distingua à Nangis puis à Montereau.

Les gendarmes portaient le chapeau à cornes bordé d'argent. L'habit d'uniforme était bleu avec le collet, les revers, retroussis et pattes de parements rouges, les épaulettes rouges bordées de fil blanc. La veste et la culotte étaient en peau jaune, les bottes de dragon chaussaient les cavaliers et des guêtres noires équipaient les hommes en service à pied.

L'armement se composait d'un sabre de cavalerie légère et d'un mousqueton. L'équipement du cheval était semblable à celui du cheval de cuirassier.

Afin de mieux lutter contre les bandes de guérilleros, le maréchal Suchet mit sur pied un escadron de lanciers-gendarmes. Ils étaient vêtus d'un frac bleu à la hussarde avec revers bleus, collet, parements et retroussis écarlates, aiguillette blanche à gauche. La veste à la hussarde était rouge et la culotte bleue à la hongroise garnie de tresses blanches. Le shako, bordé de blanc, était surmonté d'un plumet rouge.

La gendarmerie métropolitaine portait l'habit bleu à collet et revers rouges, parements et pattes de parements bleus à passepoil rouge, retroussis rouges avec une grenade bleue. Aiguillette blanche à gauche.

Ce dernier corps eut pour tâche ingrate de traquer les réfractaires au service militaire, qui se faisaient plus nombreux d'année en année et tentaient de se cacher dans les campagnes.

1. La gendarmerie d'élite de la Garde impériale fera l'objet d'un chapitre dans le tome II.

GENDARMERIE

1. Gendarme à pied (1810). — 2. Gendarme attaché aux troupes deligne (1810). — 3. Gendarme de l'armée d'Espagne (1810). — 4. Lancier-gendarme (Espagne, 1813).

4
3
2
1
L. & F. FUNCKEN

Les hussards

Au nombre de treize en 1793, les régiments de hussards avaient successivement été réduits à douze régiments en 1799 puis à dix en 1803.

Les hussards, avec leur pelisse, leur dolman et leur sabretache, étaient les plus chatoyants cavaliers de l'Empire. Leurs régiments rivalisaient d'élégance et, plus que tous les autres, offraient à l'œil le plus brillant spectacle.

Qu'ils fussent bleus, rouges ou bruns, ils étaient pourtant identiques : tous bravaches, provocants et théâtraux; toujours pimpants et toujours débrouillards.

L'éclat même de leur uniforme les obligeait à se surpasser, leur interdisait d'être quelconques. Aussi les vit-on galoper d'exploits en exploits, sans rivaux en pays ennemi, opérant des raids lointains sans se soucier de leurs arrières.

Comme coiffure, les hussards portaient, en 1804, un shako noir à cordon blanc et à plumet de la couleur distinctive. Leurs cheveux tressés en nattes épaisses sur les tempes jouaient un rôle protecteur contre les coups d'armes blanches.

Comme armes, le hussard avait le sabre de l'An IV et le mousqueton du modèle 1786.

HUSSARDS (I)

1-12. Bonnets de police des régiments numéros 1 à 12. — 13. Giberne et sa banderole. — 14. Selle de hussard recouverte de la chabraque (1812). — 15. Banderole porte-mousqueton. — 16. 8e régiment (1804-1806). — 17. 1er régiment (1807). — 18. 11e régiment, grande tenue (1810). — 19. 8e régiment, tenue de campagne d'hiver (1809).

HUSSARDS (II - pp. 66-67)

1. Trompette du 1er régiment (1807). — 2. Trompette du 7e régiment (1807). — 3. 10e régiment (1806). — 4. 1er régiment (1808). — 5. 4e régiment (1815). — 6. 12e régiment (1813). — 7. 11e régiment (1810). — 8. 2e régiment (1812). — 9. 6e régiment (1807). — 10. 3e régiment (1810). — 11. 7e régiment, compagnie d'élite (1808). — 12. 5e régiment (1808). — 13. 8e régiment (1809). — 14. 9e régiment (1810).

Couleurs en 1804 :

	Pelisse	Dolman	Gilet	Culotte	Parements	Boutons
1er	bleu ciel	bleu ciel	écarlate	bleu ciel	écarlate	blanc
2e	brun marron	brun marron	bleu ciel	bleu ciel	bleu ciel	blanc
3e	gris argent	gris argent	gris argent	gris argent	écarlate	blanc
4e	écarlate	bleu roi	blanc	bleu roi	écarlate	jaune
5e	blanc	bleu ciel	bleu ciel	bleu ciel	blanc	jaune
6e	bleu roi	écarlate	écarlate	bleu roi	écarlate	jaune
7e	bordée de fourrure	vert foncé avec collet écarlate	écarlate	écarlate	écarlate	jaune
8e	vert foncé	vert foncé avec collet écarlate	écarlate	écarlate	écarlate	blanc
9e	écarlate	écarlate avec collet bleu ciel	écarlate	écarlate	écarlate	jaune
10e	bleu ciel	bleu ciel avec collet écarlate	écarlate	bleu ciel	écarlate	blanc

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12

16 17 18 19

13 14 15

L.A.F. FUNCKEN.

1
2
3
4
8
L. & F. FUNCKEN.

9
10
11
12
13
14
7
5
6

En 1810, le 11e régiment de hussards fut créé à partir du régiment de hussards hollandais; il fut le seul dont le dolman était garni de mouton blanc. Sa compagnie d'élite était également la seule à porter le colback en peau d'ours blanc.

La même année, un douzième régiment fut organisé en Espagne avec les escadrons du 9e hussards, dont il garda l'uniforme, sous la dénomination de 9e régiment bis de hussards.

Couleurs distinctives en 1812 :

	Pelisse	Tresses & Galons	Dolman	Collet	Parements
1er	bleu ciel	blanc	bleu ciel	bleu ciel	rouge
2e	brun marron	blanc	brun marron	brun marron	bleu ciel
3e	gris argent	rouge	gris argent	gris argent	rouge
4e	écarlate	jaune	bleu impérial	bleu impérial	écarlate
5e	blanc	citron	bleu ciel	bleu ciel	blanc
6e	bleu impérial	jaune	écarlate	écarlate	écarlate
7e	vert foncé	jaune	vert foncé	écarlate	écarlate
8e	vert foncé	blanc	vert foncé	écarlate	écarlate
9e	bleu ciel	jaune	écarlate	bleu ciel	bleu ciel
10e	bleu ciel	blanc	bleu ciel	écarlate	écarlate
11e	bleu impérial	jaune	bleu impérial	écarlate	écarlate

	Culotte	Gilet	Boutons	Ceinture
1er	vert	écarlate	blanc	cramoisi et blanc
2e	bleu ciel	bleu ciel	blanc	cramoisi et blanc
3e	gris argent	gris argent	blanc	cramoisi et blanc
4e	bleu impérial	bleu impérial	jaune	cramoisi et jaune
5e	bleu ciel	bleu ciel	jaune	cramoisi et jaune
6e	bleu impérial	écarlate	jaune	cramoisi et jaune
7e	écarlate	écarlate	jaune	cramoisi et jaune
8e	écarlate	écarlate	blanc	cramoisi et blanc
9e	bleu clair	bleu clair	jaune	cramoisi et jaune
10e	bleu ciel	écarlate	blanc	cramoisi et blanc
11e	bleu impérial	écarlate	jaune	cramoisi et jaune

La témérité et l'audace des hussards éclaircissaient rapidement leurs rangs. Ainsi le 10e régiment, qui s'était vu attribuer vingt-cinq croix de la Légion d'honneur par l'Empereur à la veille de la bataille de Lützen (1813), ne comptait plus dans ses rangs, à l'appel du lendemain soir, que cinq de ses nouveaux décorés!

HUSSARDS (III)

1. 8e régiment (1812). — 2. 1er régiment (1815). — 3. 8e régiment (1812). — 4. Porte-étendard du 8e régiment (1814). — 5. Trompette du 8e régiment (1812). — 6. Trompette du 1er régiment (1815).

4
5
6
3
1
2

L'artillerie

L'artillerie napoléonienne se composait de pièces de 4, 8 et 12 livres (poids du boulet) et d'obusiers de 6 pouces. C'était, à quelques modifications près, l'artillerie mise au point par l'ingénieur Gribeauval en 1776.

Les projectiles étaient, pour les canons, des boulets pleins en fonte de fer, aussi dangereux par ricochets que par impact direct. La portée efficace était de 500 à 900 mètres selon le calibre, mais la pièce de 4 se révélait encore dangereuse à 1.250 mètres et celle de 12 jusqu'à 1.800 mètres.

Lorsque l'ennemi était assez proche, les artilleurs utilisaient un autre type de projectile : le biscaïen ou boîte à mitraille, qui expédiait ses balles à la façon dont un fusil de chasse disperse ses chevrotines.

Le boulet était toujours ensaboté, c'est-à-dire fixé à un « sabot » de bois cylindrique qu'on glissait dans un sachet en serge contenant la gargousse pleine de poudre.

Pour tirer, on introduisait cette espèce de cartouche dans la gueule du canon et on l'y enfonçait en la calant d'un bouchon de paille avec l'aide du refouloir. Par la « lumière » qui s'ouvrait sur la culasse pour la mise à feu, on crevait la gargousse à l'aide du dégorgeoir, ce qui répandait la poudre dans la culasse. On plaçait alors une mèche dans la lumière et on y mettait le feu.

ARTILLERIE À PIED

1. Artilleur (1812). — 2. Petite tenue (1809). — 3. Officier (1812). — 4. Artilleur (1812). — 5. Tambour (1812). — 6. Tambour (1810). — 7. Artilleur (1806). — 8. Lieutenant (1811). — 9. Colonel (1806). — 10. Artilleur (1806).

L. F.

Le personnel nécessaire au service d'une pièce variait, selon son calibre, de 8 à 15 hommes.

Les munitions étaient transportées dans des caissons qui contenaient de 48 à 100 cartouches à boulets et 20 à 50 cartouches à mitraille. Les caissons étaient au nombre de 2 à 5 selon le calibre de la pièce.

En outre, chaque canon disposait d'un coffret d'affût où 9 à 18 cartouches à boulet lui permettaient de faire face à toute éventualité en attendant l'arrivée de ses caissons.

L'obusier tirait des projectiles sphériques creux, remplis de poudre et dotés d'une fusée dont la longueur déterminait l'explosion en l'air ou au sol. Ces obus étaient particulièrement utiles pour l'incendie et la destruction des maisons transformées en fortins par l'adversaire. Le rythme de tir de toute cette artillerie était de 1 ou 2 coups à la minute.

A côté de cet arsenal mobile venaient les pièces de l'artillerie de place et des côtes, qui alignait des canons de 10 et 12 pouces.

L'artillerie de campagne était tractée par des chevaux que conduisaient les soldats du train, à raison de quatre chevaux par pièce.

Les soldats du train d'artillerie constituaient par définition un corps passif, astreint à la dépendance, qui assistait aux batailles plutôt qu'il n'y participait.

ARTILLERIE
ET TRAIN D'ARTILLERIE

1. Officier d'artillerie (1806). — 2. Caisson et train (1804-1806). — 3. Canon et train (1813). — 4. Trompette d'artillerie (1806). — 5. Artilleur (1806).

1
2
3
4
5

Le stoïcisme de ces soldats tranquilles et méprisant le danger leur valut une réputation de bravoure qui n'était certes pas usurpée.

Ils portaient, en 1806, l'habit gris de fer à revers, collet et parements bleus et le shako noir à plaque blanche en losange.

A la fin de l'Empire, ils formaient vingt-six bataillons. Napoléon, qui ne disposa jamais de tous les canons qu'il avait souhaités, ne cessa jamais d'augmenter de son mieux cette artillerie qui devait compenser à ses yeux la diminution de valeur de son infanterie, dont les vieux soldats disparaissaient, dévorés par les campagnes successives.

L'artillerie comptait trois cents compagnies[1] dans les derniers temps de l'Empire, ayant chacune 6 ou 8 pièces. Elles se répartissaient entre les neuf régiments à pied et les six régiments à cheval.

Tous ces soldats faisaient preuve d'une discipline exemplaire et d'un courage à toute épreuve, préférant se faire tuer sur leurs pièces que de se rendre.

Leur uniforme était l'habit bleu à collet, parements et revers de même couleur, lisérés de rouge. Ils avaient des

1. Artillerie de la Garde non comprise. Voir tome II.

3
4
1
2
L.F.

retroussis rouges, un gilet et une culotte de drap bleu avec des guêtres noires. Le shako s'ornait du pompon, de ganses et de cordons rouges. L'artilleur à pied était armé d'un fusil court avec baïonnette, qu'il rejetait sur le havresac au moyen de la bretelle pour servir les pièces. Un briquet ou un glaive, dit sabre d'artillerie, complétait cette panoplie destinée à sa défense personnelle.

L'artilleur à cheval disposait de l'armement de cavalier léger. Il portait, avant 1812, un uniforme du modèle de celui des hussards, de couleur bleue avec les agréments rouges. Pendant les dernières campagnes, il porta l'habit-veste bleu à parements et retroussis écarlates, à collet et revers bleus. Il était coiffé du shako à pompon écarlate et chaussé de bottes.

Il nous paraît intéressant de préciser ici la couleur exacte dont étaient peints les canons, à l'exception des ferrures (noires). Le terme trompeur de « gros vert » d'artillerie ne désignait pas un vert bouteille comme on le croit généralement, mais un olive plus jaunâtre que vert obtenu par le mélange d'ocre jaune et d'une « pointe » de noir. On utilisait à l'époque les proportions de 2.500 grammes d'ocre jaune pour 30 grammes de noir[1].

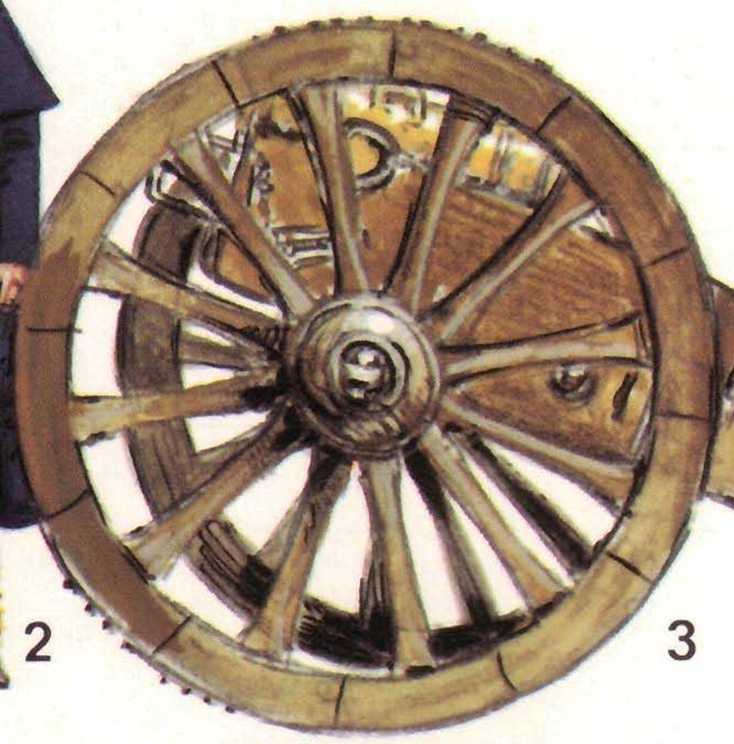
1. Chiffres dus à la courtoise érudition de M. Jean Boudriot.

ARTILLERIE
ET TRAIN DES ÉQUIPAGES

1. Artilleur à cheval (1804). — 2. Artilleur à cheval en manteau (1812). — 3. Obusier de 6 pouces. — 4. Lieutenant d'artillerie à pied (1811). — 5. Sous-officier d'artillerie à cheval (1806). — 6. Train d'artillerie (1813). — 7. Pièce de 4. — 8. Train d'artillerie (1813). — 9. Train d'artillerie (1806). — 10. Trompette du train d'artillerie (1812). — 11. Trompette d'artillerie à cheval (1812). — 12. Canonnier garde-côte (1809). — 13. Canonnier garde-côte (1812).

1

2

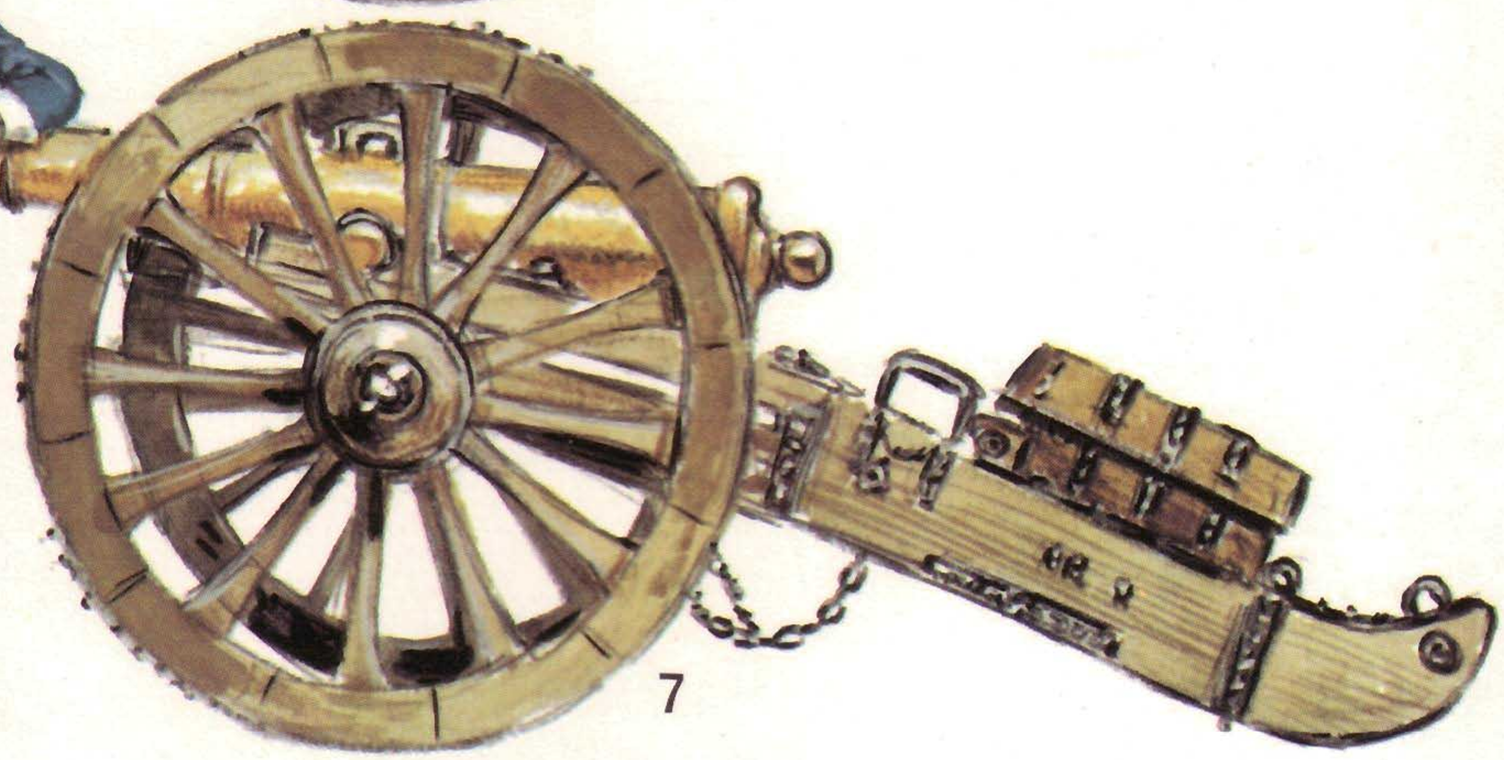


3

4

5

6



7

8

9

10

11

12

13

Le service de santé

De tous les services annexes des armées napoléoniennes, le service de santé fut l'un des moins organisés.

Seuls, le dévouement et l'abnégation des officiers du corps de santé purent apporter quelque amélioration au sort des malheureux qui jonchaient les champs de bataille. Le célèbre chirurgien militaire Larrey ... il avait, dès 1797, réalisé l'ambulance « volante » ... lutta sans trêve contre cette indifférence qui faisait dire à un vieux grenadier blessé : « Je sais bien qu'on ne s'inquiète plus de nous quand nous sommes blessés. Eh bien! qu'on nous tue et que cela soit fini. »

Les chirurgiens militaires étaient, pour la plupart, des incapables, et leurs rangs se grossissaient de jeunes gens de famille qui voyaient là un moyen d'échapper à la conscription.

Aux yeux d'un Larrey ou d'un Percy[1], profondément convaincus de l'importance et de la noblesse de leur profession, amis et ennemis avaient un droit au secours.

L'anecdote racontée par le général baron de Marbot dans ses *Mémoires* donne une idée précise de la mentalité de l'époque. Le corps du général Morland, tué à Austerlitz, avait été, faute de pouvoir être embaumé, enfermé dans un tonneau de rhum et expédié à sa famille qui désirait lui élever un monument funéraire. Le corps resta dans son tonneau jusqu'en 1814, dans un local de l'Académie des sciences. Mais, une douve s'étant brisée, on s'aperçut avec surprise que le rhum, en conservant parfaitement le corps, lui avait fait pousser d'énormes moustaches. Le savant, auteur de l'étonnante découverte, exhiba dès lors son « spécimen » à une foule de curieux et il fallut que la famille intentât un procès pour se faire restituer le corps du valeureux soldat!

Le général Marbot conclut ainsi : « Aimez donc la gloire et allez vous faire tuer pour qu'un naturaliste vous place ensuite dans sa bibliothèque, entre une corne de rhinocéros et un crocodile empaillé! »

1. Chirurgien militaire, inventeur du « Würst » (saucisse), petit caisson servant à transporter rapidement le personnel infirmier, ainsi que du brancard démontable.

SERVICE DE SANTÉ

1. Infirmier en tenue de campagne (1812). — 2. Médecin en tenue de route (1814). — 3. Infirmier (1812). — 4. Officier du service de santé. — 5. Infirmier avec brancard démontable. — 6. Ambulance volante de Larrey (1805).

6
5
4
2
3
1

Les pontonniers — le génie

On ne peut évoquer le nom de pontonnier sans que surgissent aussitôt les images tragiques du passage de la Bérésina, où s'illustrèrent particulièrement ces obscurs soldats si souvent mis à contribution au cours de toutes les campagnes napoléoniennes.

Ils portaient l'uniforme de l'artillerie, à laquelle ils étaient attachés.

Issus, eux aussi, de l'artillerie, les mineurs passèrent dans le corps du génie en 1793 sur la proposition de Carnot, créateur des quatorze armées de la République. Un décret impérial porta les compagnies de mineurs à seize et les constitua en deux bataillons.

Pour peu nombreux qu'ils étaient, les mineurs surent suppléer au nombre par une activité, une ingéniosité redoutables. La guerre d'Espagne leur donna maintes occasions de prouver leur valeur et leur intrépidité, notamment au siège de Saragosse (1808-1809).

Bien qu'ils eussent le même uniforme, les sapeurs formaient un corps à part de celui des mineurs dans l'armée du génie. Ils comptaient cinq bataillons en 1813.

L'uniforme était l'habit bleu à collet, revers, parements et pattes de parements en velours noir et le shako d'infanterie. Les sapeurs portaient, pendant les sièges, un casque et une cuirasse renforcés, de couleur noire.

Un décret impérial de 1810 créa une compagnie du génie attachée à la Garde[1].

1. Voir tome II.

GÉNIE, TRAIN DU GÉNIE ET DIVERS

1. Sapeur du génie (1809). — 2. Officier du génie (1805). — 3. Sapeur (1808). — 4. Train des équipages. — 5. Train du génie (1806). — 6. Infanterie de marine (1810). — 7. Vétéran (1806). — 8. Ouvrier de la marine (1812). — 9. Ouvrier d'administration (1812). — 10. Douanier (1814).

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

Le train du génie avait été créé en 1806. Le train des équipages fut mis sur pied en 1807 et remplaça avantageusement les entrepreneurs civils, qui laissaient trop souvent l'armée dépourvue des mille choses nécessaires à son entretien.

A côté de ces corps peu connus, sinon des spécialistes, il en existait une quantité d'autres dont on parle moins encore et qu'il nous paraît intéressant de citer, notamment les vétérinaires à l'habit en drap bleu piqué de blanc et à la culotte de peau, chaussés de bottes à la hussarde.

Il y avait encore les ouvriers d'administration et le corps militaire des douanes, dont les hommes rendirent maints services dans les dernières guerres, après avoir été organisés provisoirement en bataillons sous les ordres des officiers généraux commandant les frontières de la France.

Aussi peu connus sont les services des poudres et salpêtres et de la poste militaire, avec ses postillons en habit de drap vert impérial.

Les vieux soldats, usés, affaiblis et déclarés inaptes au service en campagne, étaient versés dans les compagnies de vétérans. Inutiles, ils étaient une charge pour l'État, et ces hommes qui avaient concouru à la gloire de l'Empire voyaient l'administration réduire de jour en jour le maigre budget qui leur était alloué.

Nous terminerons cette rapide nomenclature en citant l'infanterie et les ouvriers de la Marine, qui furent absorbés par les régiments de ligne en 1812.

1. Mousqueton modèle 1786. — 2. Mousqueton modèle An IX. — 3. Pistolet de cavalerie modèle An IX. — 4. Pistolet de cavalerie modèle An XIII. — 5. Pistolet de cavalerie modèle 1777. — 6. Fusil modèle 1777 corrigé An IX. — 7. Sabre-briquet modèle An XI. — 8. Sabre de cavalerie légère. — 9. Sabre de chasseur. — 10. Sabre de cavalerie légère modèle An XI. — 11. Sabre modèle An IV. — 12. Sabre modèle An XI.

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

Les écoles militaires

ÉCOLES MILITAIRES

1-3. École de Saint-Germain (1809, 1811) et compagnie d'élite (1811). — 4. École préparatoire (Prytanée) de La Flèche (1814). — 5-6. Saint-Cyr (1809, 1813). — 7. Polytechnique (1809). — 8. École de Fontainebleau (1804).

Avant la Révolution, il existait treize écoles militaires réparties entre diverses provinces du royaume. Seuls y étaient admis les élèves pouvant prouver une ancienne noblesse. La République ouvrit leurs portes à tous les citoyens et il s'ensuivit bientôt une telle anarchie que la Convention supprima les anciennes écoles à l'exception d'Auxerre.

En 1794, la Convention créa l'École de Mars, dont les élèves étaient affublés d'un costume à l'antique parfaitement délirant dû au crayon de David. Les élèves vivaient sous la tente, à la spartiate. La plaisanterie, ainsi qu'il est de règle pour qu'elle soit bonne, fut courte : quatre mois.

Six mois après s'ouvrit l'École des travaux publics qui devint, le 1er septembre 1795, l'École polytechnique. Sous l'Empire, elle eut un gouverneur et les élèves furent astreints à fournir leur trousseau et une pension annuelle de 800 francs, livres et matériel étant également à leurs frais.

En 1802 apparut l'École spéciale militaire de Fontainebleau, transférée sous l'Empire à Saint-Cyr. Les élèves y formaient deux bataillons soumis à un entraînement militaire intensif avec, en plus, de nombreux cours de géographie, histoire, dessin, géométrie, arpentage, diction, équitation et... natation. Une deuxième école militaire, basée sur le même principe, fut ouverte à La Flèche : le Prytanée.

En 1809, Napoléon imagina l'École spéciale de cavalerie, destinée à attirer dans l'armée une jeunesse riche en lui donnant le goût de l'équitation. Les élèves formés étaient versés dans les régiments de cavalerie avec le grade de sous-lieutenant.

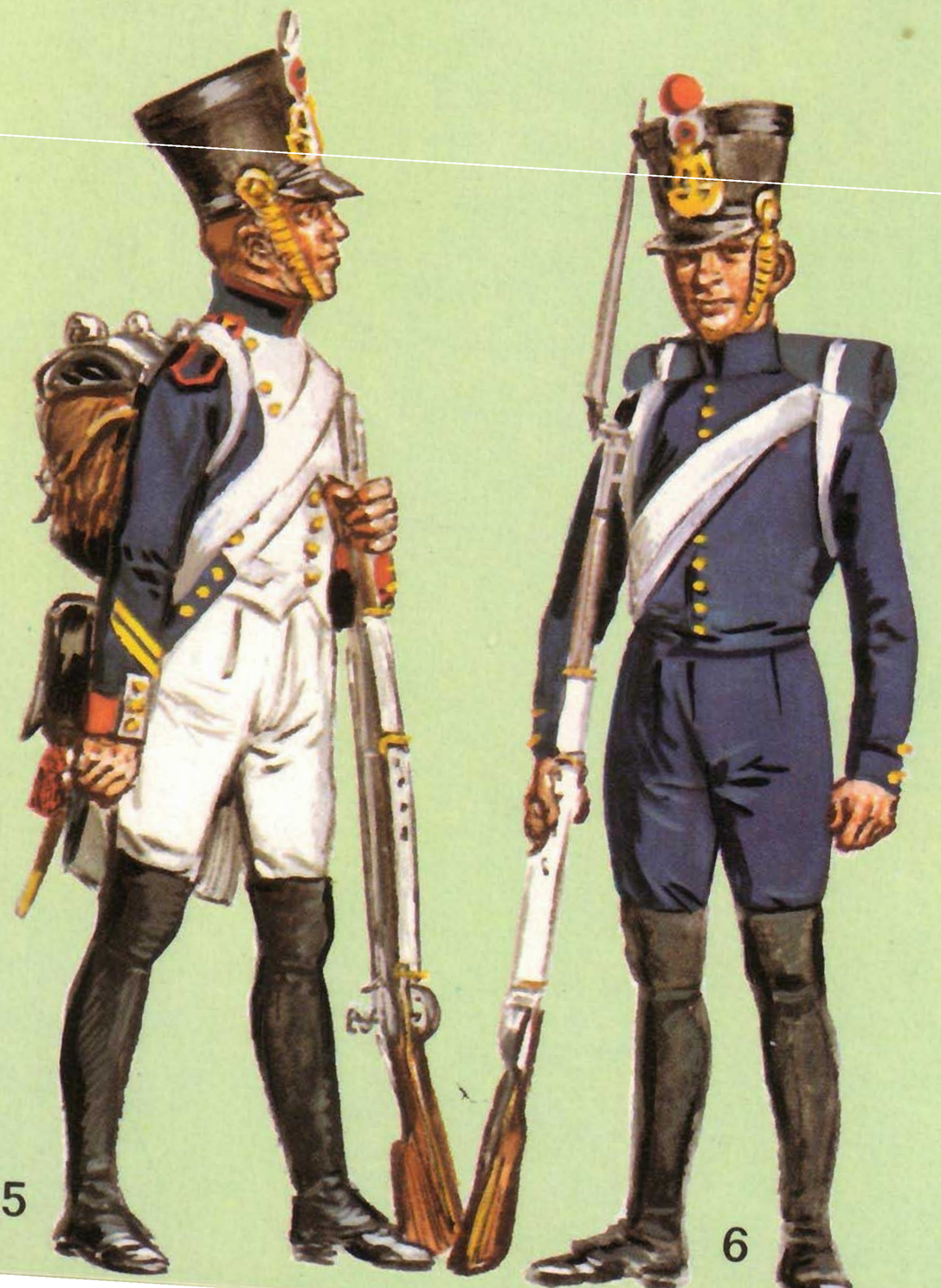
L'École fut installée dans le château de Saint-Germain. Après quatre ans d'existence, elle fut, à la rentrée des Bourbons, transférée à Saumur (ordonnance du 23 décembre 1814).

1

2

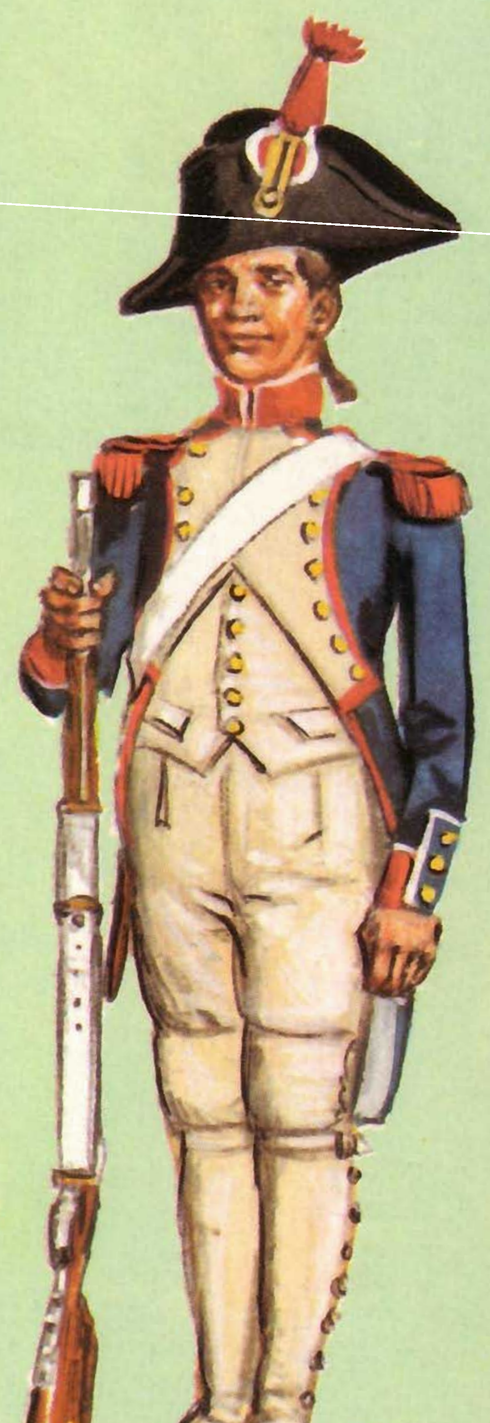
3

4


5

6

7


8

Aigles et drapeaux

Le 5 décembre 1804, Napoléon avait remis à ses régiments de nouveaux étendards. L'emblème qui les surmontait, un aigle aux ailes à demi déployées, fit qu'on les appela « aigles ». Avec d'autant plus d'à-propos qu'on portait le plus souvent l'aigle sans le drapeau, qui restait alors avec la caisse du régiment.

C'est par un décret impérial du 18 février 1808 relatif à la composition des régiments d'infanterie légère et de ligne que furent créés les porte-aigle.

Chaque régiment se vit accorder une aigle qui devait être portée par un enseigne comptant au moins dix ans de service et ayant combattu à Ulm, Austerlitz, Iéna et Friedland. Deux soldats vétérans devaient encadrer le 1er porte-aigle, avec le titre de 2e et 3e porte-aigle. Ces trois soldats ne pouvaient être nommés que par l'Empereur lui-même.

Pour assurer la sauvegarde de l'emblème sacré, les 2e et 3e porte-aigle étaient armés d'un esponton à lame effilée, qu'ornait une banderole rouge pour le 2e porte-aigle, blanche pour le troisième, et de deux pistolets placés sur la poitrine dans un étui, à l'orientale.

La garde du drapeau était généralement constituée de fusiliers, de préférence aux grenadiers ou aux voltigeurs toujours susceptibles d'être appelés à combattre à quelque distance du régiment.

L'Empereur ayant prescrit que l'aigle serait toujours gardée là où les bataillons seraient en plus grand nombre, les compagnies de fusiliers ou du centre, plus nombreuses, répondaient le mieux à ce désir.

PORTE-AIGLE ET ADJOINTS

1. 2e porte-aigle. — 2. Officier porte-aigle. — 3. 3e porte-aigle. Le décret impérial de 1808 avait attribué à ces soldats le bonnet à poil sans plaque. Le drapeau est du modèle des Cent-Jours.

1
2
3

Musiciens à cheval

En 1802, Napoléon, alors premier consul, avait supprimé toutes les musiques de cavalerie. Les chevaux ainsi récupérés avaient permis de constituer quatre régiments fort utiles en cette époque de pénurie.

Les musiques militaires furent rétablies dès que cessa cet état de choses. Sous l'Empire, une fanfare à cheval comprenait en général : 16 trompettes, 6 cors, 3 trombones.

Certains régiments, tels les hussards et les carabiniers, étaient en plus dotés de timbales[1]. En outre, les régiments avaient été pourvus d'une harmonie organisée sur le modèle de celle de l'infanterie, mais qui ne jouait qu'à l'occasion de cérémonies solennelles.

Les musiciens portaient souvent un habit aux couleurs inversées de leur régiment, mais aussi, fréquemment, un costume tout différent. Les coiffures, elles aussi, étaient choisies au gré de la plus grande fantaisie, et on voyait des trompettes de cuirassiers porter le colback et le bonnet à poil blanc ou remplacer la crinière blanche réglementaire de leur casque par une chenille de carabinier.

Surpassant encore toutes ces fantaisies, les timbaliers parvenaient à étonner : ils surenchérissaient dans le bizarre et le carnavalesque.

1. La musique de la Garde impériale fera l'objet d'un chapitre du second tome de cette série.

MUSICIENS À CHEVAL

1. Basson des dragons (1808). — 2. Corniste des hussards (1810). — 3-4. Trombones des chasseurs à cheval (1806).

1
2
3
4
L. & F.

Parmi les plus curieux des instruments utilisés par les musiciens militaires figuraient le basson et le serpent.

Le basson, fort primitif encore à l'aube du XVIII^e siècle, se vit vers 1750 doté de deux clefs supplémentaires qui s'ajoutèrent aux deux préexistantes. Une cinquième apparut dix ans plus tard et, dès lors, ce bizarre instrument ne cessa de se perfectionner pour devenir, après l'Empire, à peu près ce qu'il est actuellement.

Encore plus bizarre était le serpent, dont le tube gros et long, recourbé en forme de « S », évoquait parfaitement la forme de l'animal dont il tirait son nom.

Son origine remontait au milieu du XV^e siècle, époque à laquelle il servait à soutenir la voix des chantres dans les églises. Utilisé tel quel dans l'armée française, le serpent fut perfectionné en Angleterre, vers 1800, où il fut fabriqué en cuivre et reçut la forme du basson avec un pavillon en tête de dragon. On l'appelait « basshorn ». Les Alliés l'importèrent en France en 1815 : on le désigna sous les noms de serpent anglais ou de basson russe.

L'étude du serpent français se faisait fort sérieusement à l'aide d'une « Méthode du Serpent » écrite par Gossec[1] en 1799.

1. Gossec (1734-1829) : compositeur belge qui fut un des créateurs du Conservatoire national de Paris.

TIMBALIERS

1. des dragons (1807). — 2. des hussards (1810). — 3. des carabiniers. — 4. des chasseurs à cheval.

4

3

2

1

L'ARMÉE BRITANNIQUE

Officiers généraux et infanterie

Parmi les adversaires les plus décidés et les plus irréductibles de l'empereur des Français, les Britanniques occupèrent certainement la toute première place.

Au début, les réformes révolutionnaires avaient été accueillies en Angleterre avec optimisme et une souriante condescendance envers ces Français excentriques.

Les événements qui suivirent, surtout l'avènement de l' « aventurier corse » et sa politique de conquête, détrompèrent vite les Britanniques et les plongèrent dans une des plus grandes crises de leur histoire.

Les projets d'invasion de la Grande-Bretagne par Napoléon et son « armée des côtes » suscitèrent tout d'abord une véritable vague de panique. Cependant, les Britanniques se ressaisirent très vite : fouettés par le danger, ils se disposèrent comme un seul homme à recevoir chaudement l'ennemi. Trafalgar ayant balayé toute possibilité de débarquement, l'Angleterre respira, mais, définitivement consciente du danger, se prépara à une lutte sans merci.

Jusqu'en 1800, l'armée britannique avait été coiffée du chapeau, à l'exception de quelques régiments tels l'artillerie à cheval et les grenadiers. A cette époque, l'infanterie adopta le shako de cuir noir du modèle autrichien, surnommé « stovepipe » : tuyau de poêle. Un plumet à la couleur des compagnies le surmontait; il était blanc pour les grenadiers, vert pour l'infanterie légère et rouge et blanc pour les autres.

Les officiers généraux portaient un uniforme écarlate d'une coupe et d'un aspect assez étriqué. Les basques avaient des retroussis étroits. Les revers étaient droits et descendaient jusqu'à la taille, ou bien formaient deux pointes rabattues sur la poitrine quand l'habit se boutonnait sur deux rangs. Une écharpe cramoisie enserrait la taille : les officiers d'infanterie la nouaient sur la gauche, les autres sur la droite. Le col, les revers, les parements et les boutonnières étaient ornés de galons

OFFICIERS ANGLAIS (I)

1. Lieutenant général (1808). — 2. Général major (1810). — 3. Officier subalterne (1812). — 4. Lieutenant général (1813). — 5. Sergent (1807). — 6. Officier d'infanterie légère (1807). — 7. Officier d'infanterie de ligne (1807).

1

2

3

4

5

6

7

d'or. L'or se retrouvait aux épaulettes, ainsi qu'aux floches garnissant le chapeau et les courtes bottes de cavalerie légère.

Quoique moins fréquentes, moins débridées que dans l'armée française, de nombreuses exceptions et variantes se produisaient.

Les ordonnances étaient beaucoup plus strictement observées dans la troupe. Le rouge était la couleur de fond la plus utilisée dans l'infanterie. Coiffé du « stovepipe » avec une large plaque de cuivre où figuraient le numéro et la devise propres à son régiment, le fantassin britannique portait l'habit-veste à basques courtes, sans revers. Le col, largement ouvert sur la gorge, les parements et les retroussis étaient de la couleur propre au régiment.

Les régiments se différenciaient aussi par l'espacement des boutons et la forme des extrémités des galons ornant les boutonnières.

Le bonnet à poil était réservé aux compagnies de grenadiers. Les compagnies légères se distinguaient par un plumet vert et un cor sur chaque épaulette.

La mode des cheveux poudrés prit fin en 1808, à la satisfaction générale.

En 1809, pendant la guerre d'Espagne, le « tuyau de poêle » fut remplacé par un autre modèle de shako, dit « Wellington shako ». Il était en feutre noir, caractérisé par sa pièce frontale dépassant le fond d'environ 2,5 cm. La plaque, ovale et de style baroque, était plus petite et arborait le plus souvent le monogramme royal et le numéro du régiment. Un cordon garnissait le shako sur le devant, un plumet de laine ou de plumes jaillissait d'une cocarde noire. Plus légère et plus seyante que le précédent modèle, cette coiffure constituait également un type de shako original, unique en son genre parmi toutes les armées du temps.

L'unité de base était le bataillon, divisé en dix compagnies dont deux de flancs : une compagnie de grenadiers et une compagnie légère de tirailleurs.

OFFICIERS ANGLAIS (II)

1. Major général (1815). — 2. Lieutenant général (1815). — 3. Lieutenant général (1815). — 4. Major général (1815). — 5. Wellington. — 6. Cavalerie d'état-major (1815).

6
1
2
3
5
4

Le bataillon comptait en général cinq cents hommes qui, en vue de l'infanterie ennemie, se déployaient sur deux rangs de profondeur, le premier rang un genou en terre.

Les salves fournies par un tel dispositif étaient particulièrement meurtrières. D'autant plus que le fusil anglais, le fameux « Brown Bess », utilisait un projectile d'un tiers plus lourd que le fusil français et d'un calibre supérieur (19,3 mm).

Pour faire face aux charges de cavalerie, l'infanterie britannique se disposait en carré dont chaque face était profonde de quatre rangs.

Le premier rang des fantassins restait agenouillé et, calant la crosse de ses fusils contre le sol, braquait ses baïonnettes en oblique, à la façon des piquiers du siècle précédent[1]. Le second rang, debout, doublait cette première ligne hérissée d'acier, ce qui représentait pour chaque assaillant le faisceau inquiétant de quatre baïonnettes. Les deux derniers rangs continuaient posément à fournir leurs salves qui, en dépit des vingt temps nécessaires au chargement, constituaient un appoint fort efficace.

C'est à Arthur Wellesley, duc de Wellington (1769-1852), que l'infanterie devait en grande partie sa redoutable efficacité.

Le « duc de fer », après avoir étudié à Eton et à l'académie militaire d'Angers en France, avait acquis une solide expérience dans les Flandres en 1794-1795. A son retour des Indes ce jeune major général de trente-trois ans (1802) dut attendre six ans pour montrer tout son savoir-faire, pour appliquer sur les champs de bataille européens ses théories personnelles. Certes, les circonstances le servirent souvent et, chez lui, une opiniâtre ténacité marqua davantage peut-être que le réel génie; il n'en reste pas moins, devant l'Histoire, le vainqueur de Napoléon.

Au cours des dernières années des guerres de l'Empire, l'infanterie anglaise comprenait les régiments que voici :

1. Voir *Le Costume et les Armes des soldats de tous les temps*, tome I.

INFANTERIE DE LIGNE ANGLAISE

1. Compagnie légère du 5e régiment (1815). — 2. 32e régiment (1814-1815). — 3. Tenue d'hiver (1812-1815). — 4. Officier en tenue d'hiver (1812-1815). — 5. Sapeur du 66e régiment (1813). — 6. 23e régiment (1815). — 7. 69e régiment (1812). — 8. Compagnie légère du 64e régiment (1815).

1

2

3

4

5

6

7

8

	Couleur distinctive	Galon (toujours blanc pour la troupe)
RÉGIMENTS DE LA GARDE		
1er Regiment of Foot Guards	bleu	or
2e (ou Coldstream) Regiment of Foot Guards	bleu	or
3e Regiment of Foot Guards	bleu	or
INFANTERIE DE LIGNE		
1er régiment ou The Royal Scots	bleu	or
2e ou The Queen's Royal Regiment	bleu	argent
3e ou The East Kent Regiment ou The Buffs	chamois	argent
4e ou The King's Own Regiment	bleu	or
5e ou The Northumberland Regiment of Foot	vert	argent
6e ou The 1st Warwickshire Regiment	jaune	argent
7e régiment ou The Royal Fuzileers	bleu	or
8e ou The King's Regiment	bleu	or
9e ou The East Norfolk Regiment	jaune	argent
10e ou The North Lincolnshire Regiment	jaune	argent
11e ou The North Devonshire Regiment	vert foncé	or
12e ou The East Suffolk Regiment	jaune	or
13e ou The 1st Somersetshire Regiment	jaune	argent
14e ou The Buckinghamshire Regiment	chamois	argent
15e ou The Yorkshire (East Riding) Regiment	jaune	argent
16e ou The Bedfordshire Regiment	jaune	argent
17e ou The Leicestershire Regiment	blanc	argent
18e ou The Royal Irish Regiment	bleu	or
19e ou The 1st Yorkshire (North Riding) Regiment	vert	or
20e ou The East Devonshire Regiment	jaune	argent
21e régiment ou The Royal North British Fuzileers	bleu	or
22e ou The Cheshire Regiment	chamois	or
23e régiment ou The Royal Welsh Fuzileers	bleu	or
24e ou The Warwickshire Regiment	vert	argent
25e ou The King's Own Borderers Regiment	bleu	or
26e ou The Cameronian Regiment	jaune	argent
27e ou The Inniskilling Regiment	chamois	or
28e ou The North Gloucestershire Regiment	jaune	argent
29e ou The Worcestershire Regiment	jaune	argent
30e ou The Cambridgeshire Regiment	jaune pâle	argent
31e ou The Huntingdonshire Regiment	chamois	argent
32e ou The Cornwall Regiment	blanc	or
33e ou The 1st Yorkshire (West Riding) Regiment	rouge	argent
34e ou The Cumberland Regiment	jaune	argent
35e ou The Sussex Regiment	orange	argent
36e ou The Herefordshire Regiment	vert	or

INFANTERIE LÉGÈRE ANGLAISE

1. Rifles Regiment, 60e Foot, avec la carabine Baker (1812). — 2. 95e régiment (1807). — 3. Officier du 52e régiment (1812). — 4-5. 52e régiment (1815).

1

2

3

4

5

	Couleur distinctive	Galon (toujours blanc pour la troupe)
37e ou The North Hampshire Regiment	jaune	argent
38e ou The 1st Staffordshire Regiment	jaune	argent
39e ou The Dorsetshire Regiment	vert pin	or
40e ou The 2nd Somersetshire Regiment	chamois	or
41e régiment	rouge	argent
42e ou The Royal Highland Regiment	bleu	or
44e ou The East Essex Regiment	jaune	argent
45e ou The Nottinghamshire Regiment	vert foncé	argent
46e ou The South Devonshire Regiment	jaune pâle	argent
47e ou The Lancashire Regiment	blanc	argent
48e ou The Northamptonshire Regiment	chamois	or
49e ou The Hertfordshire Regiment	vert	or
50e ou The West Kent Regiment	noir	argent
53e ou The Shropshire Regiment	rouge	or
54e ou The West Norfolk Regiment	vert	argent
55e ou The Westmoreland Regiment	vert	or
56e ou The West Essex Regiment	pourpre	argent
57e ou The West Middlesex Regiment	jaune	or
58e ou The Rutlandshire Regiment	noir	or
59e ou The 2nd Nottinghamshire Regiment	blanc	or
61e ou The South Gloucestershire Regiment	chamois	argent
62e ou The Wiltshire Regiment	chamois	argent
63e ou The West Suffolk Regiment	vert foncé	argent
64e ou The 2nd Staffordshire Regiment	noir	or
65e ou The 2nd Yorkshire (North Riding) Regiment	blanc	or
66e ou The Berkshire Regiment	vert	or
67e ou The South Hampshire Regiment	jaune	argent
69e ou The South Lincolnshire Regiment	vert	or
70e ou The Glasgow Lowland Regiment	noir	or
72e Highland Regiment	jaune	argent
73e Highland Regiment	vert foncé	or
74e Highland Regiment	blanc	or
75e Highland Regiment	jaune	argent
76e régiment	rouge	argent
77e ou The East Middlesex Regiment	jaune	argent
78e Highland Regiment ou The Ross-shire Buffs	chamois	or
79e Regiment of Cameron Highlanders	vert foncé	or
80e régiment ou The Staffordshire Volunteers	jaune	or
81e régiment	chamois	argent
82e régiment ou The Prince of Wales's Volunteers	jaune	argent
83e régiment	jaune	or
84e ou The York and Lancaster Regiment	jaune	argent
86e ou The Royal County Down Regiment	bleu	argent
87e ou The Prince of Wales's Own Irish Regiment	vert	or
88e régiment ou The Connaught Rangers	jaune	argent

INFANTERIE
DE LA GARDE ANGLAISE

1. Grenadier du 1er régiment (1812-1815). — 2. 2e régiment (1813). — 3. 3e régiment (1812). — 4. *Private* du 1er régiment (1806). — 5. Compagnie légère du 3e régiment. — 6. *Private* du 2e régiment. — 7. *Private* du 3e régiment.

4

5

6

7

1

2

3

	Couleur distinctive	Galon (toujours blanc pour la troupe)
89e régiment	noir	or
90e régiment ou The Perthshire Volunteers	chamois	or
91e régiment	jaune	argent
92e régiment	jaune	argent
93e régiment	jaune	argent
94e régiment	vert	or
96e régiment	chamois	argent
97e ou The Queen's Own Regiment	bleu	argent
98e régiment	chamois	argent
99e ou The Prince of Wales's Tipperary Regiment	jaune pâle	
100e ou His Royal Highness the Prince Regent's county of Dublin Rgt.	jaune foncé	
101e ou The Duke of York's Irish Regiment	blanc	
102e régiment	jaune	argent
103e régiment	blanc	
104e régiment	chamois	

Le général Sir John Moore (1761-1809) avait imaginé de doter l'armée britannique d'une infanterie légère capable de rivaliser avec les voltigeurs français. Il avait créé la première unité de ce genre avec son propre régiment. Cinq autres régiments furent, par la suite, convertis de la même manière :

43e ou The Monmouthshire Regiment	blanc	argent
51e ou The 2nd Yorkshire (West Riding) Regiment	vert	or
52e ou The Oxfordshire Regiment	chamois	argent
68e ou The Durham Regiment	vert bouteille	argent
71e Highland Regiment	chamois	argent
85e régiment ou The Bucks Volunteers	jaune	argent

Enfin, on créa une infanterie superlégère, venue de la guerre d'Indépendance américaine et calquée sur les chasseurs allemands.

Habillés de vert bouteille, ces soldats étaient armés de la carabine Baker et du sabre-baïonnette. Deux régiments furent ainsi composés de chasseurs : le 60e Royal American Regiment avec distinctifs rouges et le 95e régiment : Rifle Corps, avec distinctifs noirs.

Les Écossais se distinguaient par leur coiffure en plumes d'autruche et leur kilt bigarré. Les régiments originaires des Lowlands (Basses-Terres) étaient habillés comme l'infanterie de ligne anglaise. Le duc de Wellington avait fait ses débuts dans les rangs du 73e Highlanders (1787).

INFANTERIE DE LIGNE ANGLAISE

1. 14e régiment (1812). — 2. 69e régiment (1812). — 3. 32e régiment (1814-1815). — 4. 23e régiment (1812). — 5. Officier du 9e régiment (1813). — 6. Grenadier du 4e régiment (1814). — 7. Drapeau du 69e régiment.

INFANTERIE ÉCOSSAISE (pp. 104-105)

1. Cornemusier du 71e régiment (1815). — 2. 79e régiment. — 3. Officier du 42e régiment (Black Watch) (1808). — 4. 92e régiment (1815). — 5. *Drum boy* du 92e régiment (1815). — 6. Grenadier du 73e régiment (1812). — 7. Sergent du 71e régiment (1808). — 8. 79e régiment (1815). — 9. 71e régiment (1815). — 10. 71e régiment (1815). — 11. 1er régiment (1815). — 12. Grenadier du 72e régiment. — 13. 71e régiment (1815).

7
5
6
4
1
2
3
L. & F. FUNCKEN

9
10
1
2
3
11
L. & E. Funcken.

12
4
13
5
6
7
8

La cavalerie

Un des premiers soucis du duc de Wellington était de voir le soldat vêtu de façon pratique et rationnelle. Il portait lui-même, aussi souvent que possible, un uniforme simple accompagné d'un chapeau de dimensions fort modestes pour l'époque. Ce type de coiffure avait été supprimé dans la cavalerie et remplacé par le casque ou par le shako.

C'est au cours de l'année 1811 que furent apportées les plus grandes modifications aux uniformes de la cavalerie.

On adopta le pantalon de cheval, qui se mettait par-dessus la culotte et les bottes courtes. De couleurs variées, allant du gris au brun, et de plusieurs modèles, il comportait une série de boutons sur les côtés ou seulement un galon, soit de la couleur distinctive, soit blanc ou jaune.

Les pantalons étaient parfois garnis de cuir au bas des jambes, mais il en existait d'un modèle dépourvu aussi bien de cuir que de galon et qui ne possédait que quatre boutonnières au bas des jambes pour faciliter le passage du pied botté lorsqu'on l'enfilait.

La sabretache avait aussi fait son apparition dans tous les régiments.

Quoique braves et magnifiquement montés, les cavaliers anglais furent toujours l'objet de la méfiance du duc de Wellington, qui connaissait leur manque d'expérience et le peu de compétence de leurs officiers.

De son propre aveu, le grand chef militaire anglais n'aurait pas aimé voir ses cavaliers se battre à quatre escadrons contre quatre escadrons français[1]. C'est la raison pour laquelle la cavalerie anglaise ne fut guère employée au cours de la guerre d'Espagne. Mais il serait injuste de ne pas citer la brillante participation à la bataille de Salamanque de la cavalerie lourde qui, bien commandée, fit beaucoup pour la gloire de cette journée.

CAVALERIE LÉGÈRE ANGLAISE (I)

1. 15e hussards. — 2. 7e hussards. — 3. 10e hussards. — 4. Officier du 15e hussards.

1. « I did not like to see four British (squadrons) opposed to four French. » Tome I, page 119 de *A History of the Peninsular War*, 1807-1814, par Sir Charles William Chadwick Oman de l'université d'Oxford (1860-1946).

1
2
3
4

La bataille de Waterloo devait confirmer la justesse des appréciations de Wellington. Le 18 juin, à Papelotte, la cavalerie britannique sous le commandement du comte d'Uxbridge avait été lancée sur des colonnes d'infanterie française en retraite et sur des forces de cavalerie inférieures en nombre. Excités par le succès, les cavaliers de Lord Edward Somerset et de Sir William Ponsonby ignorèrent résolument l'ordre de repli et chargèrent les Français qui s'étaient regroupés. Avant que leur attaque furieuse n'ait atteint les premiers rangs ennemis, un tiers des leurs, deux mille cinq cents hommes, étaient hors de combat. Sir W. Ponsonby lui-même avait payé de sa vie cet acte d'insubordination.

On est en droit de se demander si un tel mélange de bravoure et de folle témérité n'était pas en grande partie provoqué par l'attitude méfiante de Wellington. D'une bravoure incontestable, la cavalerie britannique devait être tentée de briller et de conquérir enfin ce chef qui l'avait en si piètre estime.

Les régiments de cavalerie britannique se répartissaient en cavalerie légère et lourde. Les premiers étaient dotés du sabre courbe, les seconds du sabre droit. Ces armes avaient des lames plus larges que celles utilisées dans l'armée française. Plus lourdes à manier, elles occasionnaient cependant des blessures plus dangereuses.

Cavalerie légère

La cavalerie légère comprenait les dragons légers et les hussards. Ces derniers, au nombre de quatre régiments en 1811, avaient été formés à l'aide de quatre régiments de dragons légers dont ils gardèrent le numéro et le nom dans l'*Army list*, la dénomination de hussards n'y figurant qu'entre parenthèses.

Les hussards furent équipés à la manière des hussards hongrois. Ils coiffèrent le colback et endossèrent le dolman

CAVALERIE LÉGÈRE ANGLAISE (II)

1. 13e Light Dragoons. — 2. 8e Light Dragoons. — 3. 17e Light Dragoons.

2
3
1
L. & F. FUNCKEN.

et la pelisse. Innovation sans précédent, le hussard portait la moustache, ce qui complétait la ressemblance avec ses homologues étrangers. Comme pour ceux-ci, l'adoption de la surculotte devint nécessaire, les seyantes culottes collantes blanches ne résistant pas aux longues chevauchées dans la poussière de l'été ou les boues de l'hiver. Le colback, plus décoratif que pratique, fit place au shako.

Les dragons légers n'échappèrent pas aux grandes réformes et perdirent leur casque à crête de fourrure pour adopter le shako. Ce changement de coiffure leur occasionna maints ennuis dans les premiers temps, car sa forme, fort semblable à celle du shako français, leur valut souvent d'essuyer le feu de leurs frères d'armes. Les culottes blanches étroites disparurent aussi des champs de bataille, et des pantalons de cheval gris bleu les remplacèrent.

CAVALERIE LOURDE ANGLAISE (I)

1. Horse Guards (« The Blues »). — 2. 2e régiment des Life Guards (1810). — 3. Officier des Life Guards (1815). — 4. Life Guards (1814). — 5. Sous-officier des Life Guards.

Liste des régiments de cavalerie légère en 1815 :

	Couleur distinctive	Galon
7e (ou The Queen's Own) Regiment of (Light) Dragoons (Hussars)	blanc	argent
8e (ou The King's Royal Irish) Regiment of (Light) Dragoons (Hussars)	écarlate	or
9e Regiment of (Light) Dragoons		or
10e (ou The Prince of Wales's Own Royal) Regiment of (Light) Dragoons (Hussars)	cramoisi	argent
11e Regiment of (Light) Dragoons	chamois	argent
12e (ou The Prince of Wales's) Regiment of (Light) Dragoons	jaune	argent
13e Regiment of (Light) Dragoons	chamois	or
14e (ou The Duchess of York's Own) Regiment of (Light) Dragoons	orange	argent
15e (ou The King's) Regiment of (Light) Dragoons	écarlate	argent
16e (ou The Queen's) Regiment of (Light) Dragoons	écarlate	argent
17e Regiment of (Light) Dragoons	blanc	argent
18e Regiment of (Light) Dragoons (Hussars)	blanc	argent
19e Regiment of (Light) Dragoons	jaune	or
20e Regiment of (Light) Dragoons	orange	or
21e Regiment of (Light) Dragoons	noir	argent
22e Regiment of (Light) Dragoons	blanc	or
23e Regiment of (Light) Dragoons	cramoisi	argent
24e Regiment of (Light) Dragoons	gris clair	or
25e Regiment of (Light) Dragoons	gris clair	argent

1
2
3
4
5
L. & F. FUNCKEN.

Cavalerie lourde

La cavalerie lourde comprenait les régiments de Life Guards, Horse Guards, Dragoon Guards et six régiments de dragons. Leur coiffure connue jusqu'en 1811, l'encombrant chapeau, fut remplacée par des casques ressemblant, avec leur chenille ou leur crinière flottante, aux casques des carabiniers et des cuirassiers français. Les Horse Guards portaient le casque à chenille et les dragons le casque à crinière, à l'exception des Scots Greys (2e dragons) qui continuaient à porter le bonnet à poil, conquis à Ramillies (1706) au temps de Marlborough.

Le 5e régiment de dragons (5th Irish Dragoons), qui ne figure pas dans cette liste, avait été, à tort ou à raison, dissous en 1799 à la suite des troubles d'Irlande.

Les régiments de cavalerie lourde se caractérisaient par les couleurs suivantes :

CAVALERIE
LOURDE ANGLAISE (II)

1. Scots Greys (2e régiment). — 2. 1er Royal Dragoons. — 3. 1er King's Dragoons Guards.

	Couleur distinctive	Galon
1er Regiment of Life Guards	bleu	or
2e Regiment of Life Guards	bleu	or
The Royal Regiment of Horse Guards	écarlate	or
1er (ou The King's) Regiment of Dragoon Guards	bleu	or
2e (ou The Queen's) Regiment of Dragoon Guards	noir	argent
3e (ou The Prince of Wales's) Regiment of Dragoon Guards	blanc	or
4e (ou The Royal Irish) Regiment of Dragoon Guards	bleu	argent
5e (ou The Princess Charlotte of Wales's) Regiment of Dragoon Guards	vert	or
6e Regiment of Dragoon Guards	blanc	argent
7e (ou The Princess Royal's) Regiment of Dragoon Guards	noir	or
1er (ou Royal) Regiment of Dragoons	bleu	or
2e (ou Royal North British) Regiment of Dragoons	bleu	or
3e (ou King's Own) Regiment of Dragoons	bleu	or
4e (ou Queen's Own) Regiment of Dragoons	vert	argent
6e (ou Inniskilling) Regiment of Dragoons	jaune	argent

2

3

1

Le génie et les volontaires

Éternels parents pauvres des armées du temps, les soldats du génie ne furent dotés d'un uniforme distinct qu'en 1786. Le « Corps of Royal Engineers » se signala maintes fois au cours de la guerre d'Espagne. En plus de leur tenue, que nous montrons en dessin, les soldats du génie avaient une tenue de travail *(working dress)* qui, en 1813, était fort semblable à la première, si ce n'est que la jaquette était plus ample et le pantalon noir. Assez peu connus, eux aussi, sont les innombrables régiments de volontaires appelés « fencibles » qui, du sud au nord des côtes, guettaient un éventuel débarquement ennemi. La seule cité de Londres alignait douze mille miliciens.

Leurs uniformes étaient fort variés et d'une coupe démodée, l'ancien casque à chenille de 1795 coiffait leurs têtes bouillonnantes de rêves épiques.

Parmi les « Military Associations » qui entraînaient les volontaires civils à la *home defence*, la « Honourable Artillery Company » était l'une des plus anciennes et des plus actives.

Il serait toutefois incorrect de s'imaginer que ces miliciens eussent pu représenter un obstacle sérieux pour un éventuel agresseur. Si Napoléon avait pu franchir le Channel, ces braves gens, pauvrement organisés et armés, n'auraient jamais réussi à repousser ses assauts.

ARTILLERIE, GÉNIE ET VOLONTAIRES ANGLAIS

1. Honourable Artillery Company. — 2-3-4. Officiers du corps des volontaires de Londres (1805). — 5. Soldat des volontaires de Londres (1805). — 6. Honourable Artillery Company. — 7. Artilleur des volontaires de Londres (1804). — 8-9-10. Officier, sous-officier et soldat du Royal Engineers (1813).

1

2 3 4

5 6

7

8

9

10

Lt. P. Funcken.

L'artillerie

L'artillerie britannique de campagne ne comptait pas moins de six calibres différents. Extrêmement mobile et capable de se défendre elle-même, elle subit peu l'influence du « duc de fer ». Peu soucieux de duels d'artillerie, Wellington employait son artillerie à la défense de ses unités d'infanterie en concentrant son feu sur les colonnes ennemies.

Le shrapnel, une invention capitale qui allait, pour plus d'un siècle, supplanter tous les autres types de munitions, apparut en 1784. Le lieutenant anglais Henry Shrapnel avait mis au point une sorte de projectile qui éclatait en l'air en projetant de tous côtés une pluie de lourdes balles.

Une autre invention, venue de la marine, fut appliquée au combat terrestre à partir de 1808 : la fusée. Ce projectile révolutionnaire avait été mis au point par le major général Sir William Congreve et existait en six calibres différents : 3, 6, 9, 12, 18 et 24 livres.

Les fusées et leur « rampe de lancement » démontable étaient transportées par des cavaliers du « Rocket Corps ». Une fois placée sur son trépied, la « fusée à la Congreve » était mise à feu par une batterie à silex actionnée à distance. D'un encombrement réduit et d'un transport facile, cette artillerie révolutionnaire ne nécessitait qu'un personnel restreint pour la servir (deux à quatre hommes selon le calibre).

Les fusées furent utilisées à Leipzig et à Waterloo. Mais si leur portée était satisfaisante (deux mille mètres), leur précision laissait à désirer et leur manque d'efficacité, pour un engin de destruction, était tout à fait impardonnable! Tout au plus bonnes à incendier les maisons, elles tombèrent vite dans l'oubli.

ARTILLERIE ANGLAISE

1. Officier de la Royal Horse Artillery (1815). — 2. Conducteur (1812). — 3. Canonnier (1812). — 4. Artilleur à pied du Royal Regiment of Artillery (1814). — 5. Rocket Troop (1815). — 6. Canon de 9 (1815). — 7. Obusier de 5,5 inches (1815). — 8. Artilleur à pied (1815). — 9. Canonnier à cheval (1812). — 10-11. Artilleur à pied et fusée système Congreve en position de tir (1815).

11
5
6
10
9
7
8
1
2
3
4
L. & F. Funcken.

La « King's German Legion »

Durant les guerres de 1801 à 1806, le royaume de Hanovre s'était vu occupé tantôt par les Prussiens, en 1801 puis en 1805, tantôt par les Français, en 1803 et 1806. Il fut finalement dépecé par Napoléon, qui s'en attribua le nord et donna le sud à son frère Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie.

Si une partie de l'armée hanovrienne avait accepté de servir ses nouveaux maîtres, un grand nombre de soldats préférèrent le service de l'Angleterre, à laquelle leur pays était étroitement associé depuis l'accession de George de Hanovre au trône d'Angleterre, en 1714, sous le nom de George Ier.

Le roi George III chargea le baron Decken de mettre sur pied un corps d'infanterie légère qui prendrait le nom de « The King's Germans » et accueillerait les expatriés.

Entre 1803 et 1813, des milliers de Hanovriens rejoignirent les quatre cent cinquante premières recrues de George III, si bien qu'ils finirent par former une force respectable, comprenant infanterie, cavalerie et artillerie : la « King's German Legion ».

Cette petite armée de patriotes ardents participa à toutes les campagnes et particulièrement à la guerre d'Espagne. Courageux, d'une loyauté à toute épreuve, les Hanovriens de la K.G.L. suscitèrent l'admiration des commandants britanniques sous les ordres desquels ils servaient.

Leur participation à l'ultime bataille ne fut pas un des moindres facteurs de la victoire du duc de Wellington.

LÉGION GERMANIQUE
(KING'S GERMAN LEGION)

1-2-3. Officiers du 1er, du 2e et du 3e régiment de hussards. — 4. Canonnier (1812). — 5. Dragon léger. — 6. 1er régiment d'infanterie légère. — 7. Artilleur à pied (1815). — 8. Infanterie.

L. & F.

L'ARMÉE PRUSSIENNE

Frédéric-Guillaume III avait, en 1797, succédé à son père, neveu de l'illustre Frédéric le Grand[1], sur le trône de Prusse. Le « Vieux Fritz », qui tenait son neveu en piètre estime, l'avait toutefois emmené avec lui pendant les campagnes de la guerre de Sept Ans. Le futur Frédéric-Guillaume II ne montra jamais le moindre don militaire ou politique. Devenu roi, il négligea l'éducation de son fils, le futur Frédéric-Guillaume III qui, sans avoir enduré le calvaire que son célèbre grand-oncle avait connu, n'en eut pas moins une jeunesse malheureuse. Le caractère du jeune homme en fut profondément affecté et le marqua d'un complexe d'infériorité qui allait lourdement peser sur toutes ses décisions futures.

Napoléon, avec sa redoutable perspicacité, avait très vite « classé » le monarque prussien : « Aussi bête qu'un sergent. »

Sans mériter une épithète aussi insultante, le roi de Prusse faisait preuve d'une déplorable faiblesse de caractère et d'une prudence politique telle qu'elle passait aux yeux de beaucoup pour un modèle de lâcheté et d'égoïsme.

Refusant délibérément de participer aux préparatifs de lutte contre un empire français envahissant, Frédéric-Guillaume III se cramponnait à la neutralité. Il comptait s'assurer ainsi les bonnes grâces de l'invincible empereur, qui ne manquerait pas de récompenser cette soumission par de substantiels territoires confisqués aux États voisins de la Prusse.

Ces espoirs furent cruellement déçus. Napoléon, fulgurant vainqueur des Coalisés à Austerlitz (2 décembre 1805), s'opposa aux projets de confédération sous l'égide de la

INFANTERIE
DE LIGNE PRUSSIENNE (I)

1. Grenadier du 13e régiment (1805). — 2. Mousquetaire du 25e régiment (1806). — 3. Grenadier du 15e régiment (1806). — 4. Officier du 23e régiment (1806). — 5. Grenadier du 26e régiment (1806). — 6. Mousquetaire du 4e régiment (1807).

1. Voir tome II du *Costume et Armes des soldats de tous les temps.*

6
5
4
1
2
3

Prusse et força celle-ci à signer une alliance militaire avec la France.

Frédéric-Guillaume III se vit en outre obligé d'annexer le Hanovre, ce qui lui valut aussitôt une déclaration de guerre de la part de l'Angleterre, qui qualifia l'attitude de la Prusse de « méprisable servilité et détestable brigandage ».

On se doute que tous ces événements ne firent qu'aggraver les sentiments déjà très francophobes des Prussiens. Frédéric-Guillaume, poussé par son épouse Louise de Mecklembourg-Strelitz, se sentit soudain capable d'égaler les exploits militaires de son grand-oncle et résolut de défier son insolent adversaire. Un dernier réflexe de prudence lui fit toutefois signer une alliance militaire secrète avec la Russie. Le 9 août 1806 fut ordonnée une mobilisation partielle; le 6 septembre, les ports de la mer du Nord furent ouverts aux Britanniques. Enfin, un ultimatum fut expédié à l'Empereur, exigeant réparation de tous les griefs et l'évacuation immédiate des troupes françaises d'Allemagne pour le 8 octobre.

— Maréchal, dit Napoléon au prince de Neuchâtel[1] en recevant cette sommation, on nous donne un rendez-vous d'honneur pour le 8; jamais un Français n'y a manqué; mais, comme on prétend qu'il y a une belle reine qui veut être témoin du combat, soyons courtois et marchons sans nous arrêter jusqu'en Saxe[2].

Tenant parole, Napoléon, qui avait quitté Paris le 28 septembre, se trouvait à son quartier général de Bamberg le 6 octobre 1806.

1. Le maréchal Berthier.
2. Marco de Saint-Hilaire : *Histoire de la Garde impériale.*

INFANTERIE
DE LIGNE PRUSSIENNE (II)

1. Tirailleur du 40e régiment (1806). — 2. Musicien. — 3. Mousquetaire du 43e régiment (1806). — 4. Fusilier d'infanterie légère (1806). — 5. Officier de fusiliers d'infanterie légère (1806).

1
2
3
4
5
L. & F.

L'armée française, forte de 166.000 hommes et dotée de 234 canons, y était rassemblée. Napoléon lui adressa la proclamation suivante qui, nous semble-t-il, mérite d'être reproduite *in extenso* sans en retirer une virgule.

« Soldats! l'ordre pour votre rentrée en France était donné. Des fêtes triomphales vous attendaient dans la capitale.

» Mais lorsque nous nous abandonnions à cette confiante sécurité, de nouvelles trames s'ourdissaient sous le masque de l'amitié et de l'alliance. Des cris de guerre se faisaient entendre à Berlin; et, depuis deux mois, nous sommes provoqués tous les jours davantage. La même faction, le même esprit de vertige qui, à la faveur de nos discussions intestines, conduisit, il y a quatorze ans, les Prussiens au milieu des plaines de la Champagne, domine dans leurs conseils.

» Si ce n'est plus Paris qu'ils veulent brûler, c'est aujourd'hui leurs drapeaux qu'ils se vantent de planter dans les capitales de nos alliés; c'est la Saxe qu'ils veulent obliger à renoncer, par une transaction honteuse, à son indépendance, en la rangeant au nombre de leurs provinces; c'est vos lauriers qu'ils veulent arracher de votre front. Ils exigent que nous évacuions l'Allemagne à l'aspect de leur armée! les insensés! qu'ils sachent donc qu'il serait mille fois plus facile de détruire notre grande capitale que de flétrir l'honneur de ses enfants!

» Soldats! il n'est aucun de vous qui veuille retourner en France par un autre chemin que celui de l'honneur. Souvenez-vous que nous ne devons y rentrer que sous des arcs de triomphe!

INFANTERIE PRUSSIENNE (I)

1. 2e régiment, Prusse orientale (1815). — 2. Tenue d'hiver (1812). — 3. 3e régiment de Silésie. — 4. Chasseur volontaire silésien. — 5-6-7-8. Officiers, sous-officier et soldat du 1er régiment de la Garde prussienne (1812).

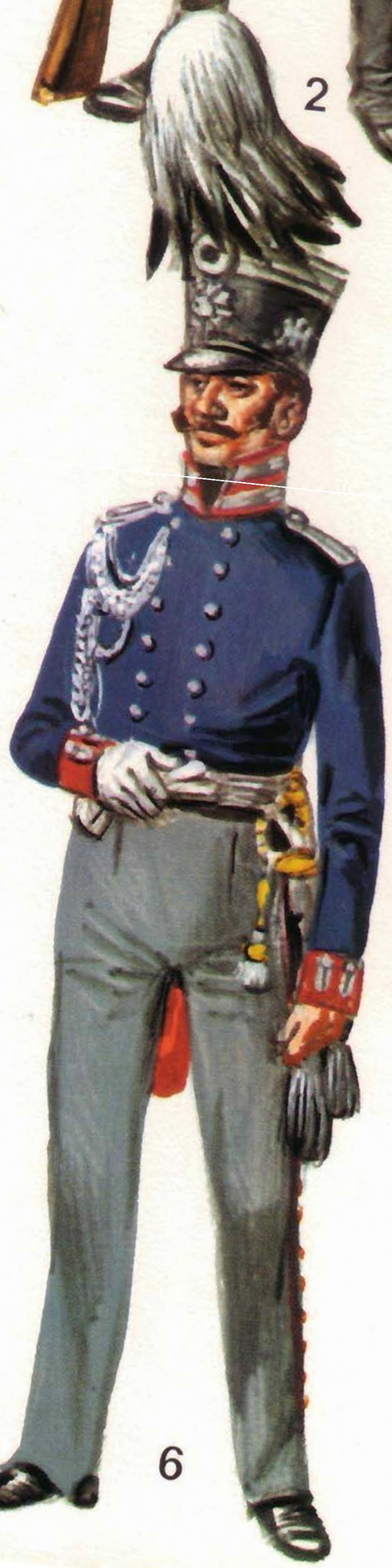
1

2

3

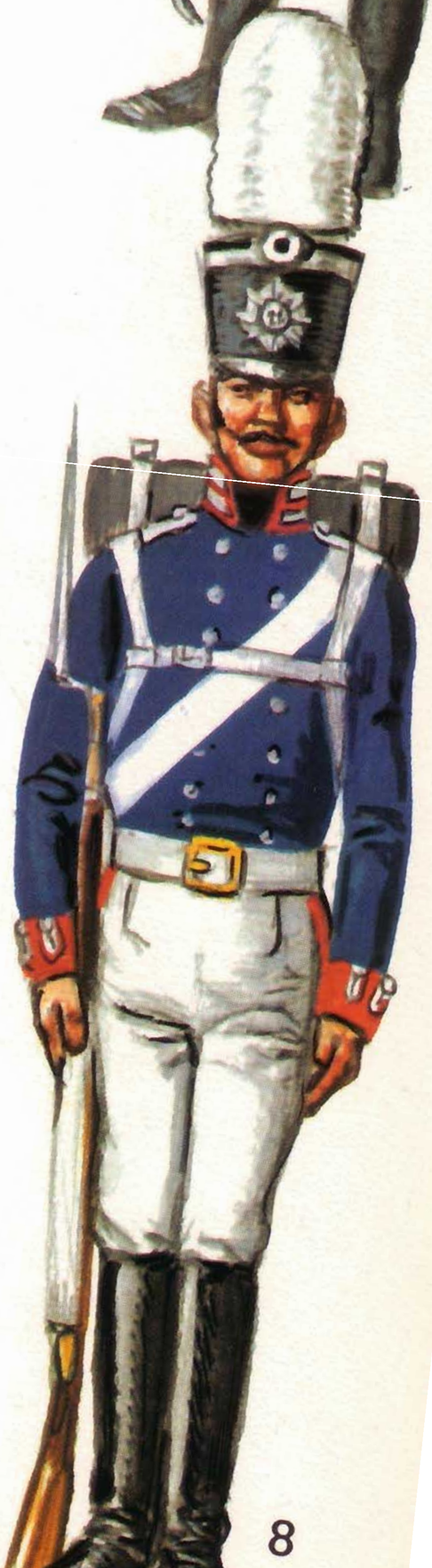
4

5



6

7



8

» Marchons donc, puisque la modération n'a pu faire sortir la Prusse de son étonnante erreur. Que l'armée prussienne éprouve le même sort qu'elle éprouva il y a quatorze ans! que ses soldats apprennent que, s'il est facile d'acquérir un accroissement de domaine et de puissance avec l'amitié du grand peuple, son inimitié est plus terrible que les tempêtes de l'Océan! »

Pour incroyable que cela puisse paraître, c'est avec de telles phrases que le « Petit Tondu » « empoignait » ses soldats et obtenait d'eux les exploits les plus stupéfiants.

Face aux Français, la Prusse avait rassemblé 200.000 hommes[1], héritiers du Grand Frédéric, persuadés jusqu'au dernier de leur invincibilité.

La reine Louise, cette ardente patriote, caracolait aux côtés de son époux, vêtue d'une amazone aux couleurs du régiment de dragons qui portait son nom.

L'armée prussienne avait grande allure, elle était admirablement disciplinée. Sa cavalerie bien montée était d'une bravoure indiscutable et l'artillerie avait une excellente réputation.

Malheureusement, elle pratiquait encore religieusement les théories du « vieux Fritz » qui, si elles avaient fait merveille à Rossbach et à Leuthen en 1757, étaient singulièrement démodées en face d'un adversaire comme Napoléon.

Pour l'aider à manier cette imposante armée, le roi de Prusse avait exhumé tous les vieux généraux de la guerre de Sept Ans, tel Brunswick, un des meilleurs généraux d'Europe, mais qui était malheureusement né 71 ans plus

1. Y compris les troupes saxonnes et hessoises.

INFANTERIE PRUSSIENNE (II)

1. Tenue d'hiver (1815). — 2. Officier du régiment des gardes du corps (1814). — 3. Général en tenue de campagne (1815). — 4. Chasseur volontaire de Prusse orientale (1814). — 5. Landwehr silésienne (1815). — 6. Musicien de la Garde (1813).

1
2
3
4
5
6

tôt! Pire encore était le cas de Möllendorf : né en 1724, il avait eu le privilège d'être page de Frédéric II, et voici qu'à 82 ans, le petit-fils de son ancien monarque l'invitait à galoper sus à l'armée française! Jeune par rapport aux précédents, Blücher n'avait que... 64 ans et, incorrigible vieux hussard, allait plus tard prendre à 72 ans une éclatante revanche à Waterloo. Un peu plus jeune, le général de Hohenlohe, âgé de 60 ans, était un général très populaire dont la défaite à Iéna, puis la capitulation à Prenzlau, allaient avoir un effet désastreux sur le moral du peuple prussien.

Un des cousins du roi, le prince Louis de Prusse, qui avait été un des plus farouches partisans de la guerre contre la France, en fut une des premières victimes. Il fut tué en combat singulier par le maréchal des logis Guindey, du 10e hussards, en défendant l'accès du pont de Saalfeld, le 10 octobre 1806.

L'infanterie prussienne était restée telle qu'à la mort de Frédéric II.

Elle était vêtue et équipée à la mode du XVIIIe siècle et présentait un aspect nettement suranné par rapport aux uniformes des autres armées. Le tricorne orné de pompons et d'un large galon, la coiffure à longue queue, la coupe même de l'habit bleu et la forme de ses parements venaient tout droit de la guerre de Sept Ans.

Détail typique de leur habit : la pattelette cousue sur l'omoplate gauche, qui servait à retenir la banderole de la giberne.

Très particulière était aussi la coiffure des grenadiers : une sorte de petite casquette ronde et plate portant sur le devant une volumineuse plaque bordée de fourrure noire.

CHASSEURS
DE LA GARDE PRUSSIENNE

1. 1809. — 2. 1806. — 3. 1813. — 4. Officier (1809). — 5. 1814.

1
2
3
4
5

Les régiments d'infanterie étaient au nombre de soixante, y compris ceux de la Garde. Ils portaient parfois des noms de consonance française; leurs colonels étaient, dans ce cas, des descendants de ces protestants qui avaient préféré l'exil aux persécutions de Louis XIV.

Les régiments se différenciaient par la couleur portée au col, aux revers et aux parements, et aussi par la forme des boutonnières et leur disposition.

Nom	*Couleur distinctive*
1 Grafkulnhelm	cramoisi
2 Rüchel	saumon
3 Renouard	revers bleus, cramoisi
4 Kalkreuth	jaune foncé
5 Kleist	blanc
6 Grenadier-Garde	rouge
7 Owstien	lilas
8 Ruits	rouge
9 Schenck	rouge
10 Wedel	ocre pâle
11 Schöning	lie-de-vin
12 Braunschweigdels	saumon
13 Arnim	blanc
14 Besser	saumon
15 Leibgarde, 1er Bat.	cramoisi
15 Regiment Garde	cramoisi
16 Diericke	saumon
17 Treskow	blanc
18 Rgt des Königs	lilas
19 Prince d'Orange	jaune foncé
20 Prince L. Ferdinand	rouge
21 v. Braunschweig	rouge
22 Pirsch	cramoisi
23 Winning	lilas
24 Zenge	cramoisi
25 v. Möllendorf	rouge
26 Alt-Larisch	orange

CHASSEURS
ET FUSILIERS PRUSSIENS

1. Fusilier silésien (1810). — 2. Fusilier silésien (1812). — 3. Chasseur de Prusse orientale (1813). — 4. Sous-officier de chasseurs de Prusse orientale (1808). — 5. Cornet de fusiliers silésiens (1814).

1

2

3

4

5

L. & F. FUNCKEN.

Nom	*Couleur distinctive*
27 Tschammer	cramoisi
28 Malschitzki	ocre pâle
29 Treuenfels	lie-de-vin
30 Borke	ocre pâle
31 Prince Heinrich	olive pâle
32 Hohenlohe	ocre pâle
33 Alvensleben	blanc
34 Prince Ferdinand de Prusse	cramoisi
35 Prince Heinrich de Prusse	olive pâle
36 Puttkamer	blanc
37 Tschepe	lie-de-vin
38 Pelchrzim	rouge
39 Zastrow	blanc
40 Schimonsky	lilas
41 Lettow	cramoisi
42 Plötz	aurore
43 Strachwitz	jaune or
44 Hagken	ocre pâle
45 Zweiffel	ocre
46 Thile	noir
47 Grawert	ocre
48 Kurfürst v. Hessen	cramoisi
49 Müffling	blanc
50 Sanitz	lilas
51 Kauffberg	vert pâle
52 Reinhart	rouge
53 Jung-Larisch	vert pâle
54 Natzmer	ocre pâle
55 Manstein	lie-de-vin
56 Taventzien	rouge
57 Grevenitz	rose
58 Courbière	vert pâle
59 Wartensleben	blanc
60 Chlebowsky	jaune

La cavalerie lourde, les cuirassiers, portait un uniforme blanc très seyant quoique démodé lui aussi. Les couleurs distinctives étaient le bleu pâle, le bleu foncé, le rouge et

HUSSARDS PRUSSIENS (I)

1. Régiment von Prittwitz (1806). — 2. Régiment von Pietz (1806). — 3. Régiment Prince Eugène de Wurtemberg (1807). — 4. Régiment von Rudorff (1807).

L. & F. FUNDEN

le violet. Seul le régiment numéro 2 avait un habit de couleur jaune.

La cavalerie légère était représentée par les hussards, dont l'allure générale rappelait fort ceux des autres nations, si ce n'est le régiment von Prittwitz qui arborait sur son shako le sinistre emblème des « hussards de la mort ».

C'est donc cette armée de belle apparence qui s'ébranla en trois colonnes et passa l'Elbe à Dresde et à Magdebourg. Première erreur très grave, le front prussien s'étendait sur au moins 150 kilomètres de large, ce qui mettait la colonne du centre à 75 kilomètres de son aile gauche et de son aile droite!

Napoléon, lui, avançait sur trois colonnes dessinant un front d'à peine 60 kilomètres.

Bousculées dans les premiers combats d'avant-garde, les armées prussiennes cherchèrent à se regrouper pour faire front ensemble. Mais elles laissaient ainsi Napoléon et ses troupes les couper de la Silésie, d'où les Russes devaient survenir à leur rescousse, en vertu de l'accord secret dont il a été question plus haut.

Le choc décisif eut lieu le 14 octobre 1806 en deux batailles simultanées : Auerstaedt et Iéna.

A Auerstaedt, Davout et ses 28.700 hommes tinrent tête aux 60.500 Prussiens du roi de Prusse et du duc de Brunswick, qui y fut grièvement blessé.

En perdant un tiers de leur effectif, les Français avaient réussi à mettre 10.000 Prussiens hors de combat et à capturer 3.000 prisonniers et 115 canons.

A Iéna, Napoléon et ses 56.000 hommes écrasèrent les forces de Hohenlohe et de von Rüchel : 72.000 Prussiens et Saxons. Ils avaient mis 12.000 hommes hors de combat,

HUSSARDS
PRUSSIENS (II — 1808-1815)

1. Sous-officier des hussards brandebourgeois. — 2. Officier du 1er régiment des Leibhusaren. — 3. 1er régiment de hussards silésiens (1815). — 4. Hussard poméranien (1810). — 5. Sous-officier des hussards silésiens, 2e régiment (1809).

L. & E. FUNCKEN.

en avaient capturé 15.000 autres avec, en plus, 30 drapeaux et 200 canons.

En dépit de leur courage indiscutable, les Prussiens venaient de subir une véritable catastrophe militaire. Les rescapés, rassemblés par Hohenlohe, tentèrent néanmoins de rejoindre l'armée russe au-delà de l'Oder. En cinq jours d'une marche harassante, les 70.000 rescapés couvrirent 200 kilomètres par des chemins à peine praticables et se réfugièrent à Magdebourg. Six mille combattants d'Auerstaedt furent moins heureux : ils durent capituler à Erfurt le 15 octobre.

Napoléon, fermement résolu à ne pas laisser échapper un seul régiment prussien, poursuivait implacablement les fugitifs. Hohenlohe, sentant le danger, scinda ses troupes en deux et parvint à conduire 45.000 hommes jusqu'à 80 kilomètres de l'Oder. Mais les hussards de Lasalle les avaient précédés; bien qu'ils fussent à peine sept cents, ils réussirent à les dérouter et les forcèrent à se réfugier dans la vieille cité de Prentzlow, puis à capituler le 28 octobre.

L'un après l'autre, les débris de l'armée prussienne furent ainsi acculés à la reddition.

Le dernier à se déclarer battu fut Blücher, le vieux soudard, qui entreprit de sauver ses soldats en une course extraordinaire vers la Baltique et la flotte britannique malheureusement absente.

Il ne se rendit que le 7 novembre avec 15.000 hommes et 15 drapeaux. Le lendemain, Magdebourg capitulait, consommant la destruction totale de l'armée de Frédéric-Guillaume III. En trente-neuf jours de campagne, Napoléon avait fait 140.000 prisonniers et conquis 250 drapeaux.

CUIRASSIERS PRUSSIENS (I)

1. Officier du régiment Quitzow (1806). —
2. Cavalier du régiment von Beeren (1806).

1

2

L. A. F. Runcrd

Les résultats de cette véritable et désastreuse « Blitzkrieg » plongèrent le peuple prussien humilié dans le plus profond désespoir, mais eurent l'avantage de mettre en lumière les défauts de son armée désuète. Des réformes sociales et militaires furent aussitôt introduites, tous les moyens furent mis en œuvre pour stimuler le patriotisme et le culte de la liberté.

En 1809, Frédéric-Guillaume fonda l'Université de Berlin, à la tête de laquelle l'illustre savant Wilhelm von Humboldt servit la gloire de plus en plus resplendissante de la culture prussienne renaissant, plus vivante que jamais, de la défaite.

Forcée de se joindre à la France lors de la campagne de Russie, l'armée prussienne formait l'arrière-garde de Macdonald. Son chef, le général Johann York von Wartenburg, prit l'initiative de signer avec les Russes un traité de neutralité (28 février 1813) et retira ses troupes.

Frédéric-Guillaume accusa tout d'abord son général d'avoir commis un acte d'insubordination, puis, réalisant à retardement tout le parti qu'il pourrait en tirer, se décida à rejoindre les rangs des patriotes prussiens qui résistaient à la France.

Cette résistance était menée activement depuis 1808 par le comte Neidhardt von Gneisenau (1760-1831). Commandant de compagnie à Iéna, cet homme énergique avait compris que la vieille armée de mercenaires devait faire place à une armée de citoyens pénétrés des idées libérales et conduits par un état-major d'officiers bien entraînés plutôt que par un roi qui avait donné maintes preuves de son incapacité.

La nouvelle armée nationale fut basée sur la conscription à l'instar de celle de Napoléon. Elle fut formée en corps d'armée, comprenant chacun infanterie, cavalerie et artillerie. Calquée sur l'armée française, la nouvelle armée prussienne

CUIRASSIERS PRUSSIENS (II)

1. Régiment de Brandebourg (1813). — 2. « Cosaque » volontaire du régiment des gardes du corps (1814). — 3. Cavalier du régiment des gardes du corps (1815).

1

2

3

L. A. F. FUNCKEN

souffrit toujours du manque de cette autorité unique qui faisait la force de son modèle. Toujours, elle eut tendance à marcher en corps séparés, un peu au hasard et avec une prudence exagérée.

Les uniformes ne ressemblaient plus en rien à ceux d'Iéna. Le tricorne avait disparu et fait place au shako, tandis que le nouvel habit à basques courtes revêtait l'infanterie. Le manteau gris roulé en boudin était porté en travers de la poitrine. Finis aussi les vieux noms des régiments, remplacés par les noms des provinces : Silésie, Poméranie, Prusse orientale, occidentale, etc.

Depuis 1808, chaque régiment d'infanterie comprenait deux bataillons de mousquetaires et un bataillon léger. Les grenadiers formaient des bataillons séparés. A partir de 1810 fut adoptée la courroie supplémentaire de havresac qui barrait la poitrine et donnait au soldat prussien un aspect caractéristique.

L'infanterie légère, composée de régiments de chasseurs (Jäger) et de tirailleurs (Schützen) habillés de vert, était armée d'une carabine courte rayée (1,13 m), légère et très précise.

Trop jeune et inexpérimentée, l'infanterie prussienne ne parvint jamais à appliquer parfaitement le système de défense en ligne de Wellington contre les colonnes françaises[1].

Pour la même raison, la cavalerie de l'Armée de Libération était incapable, à force égale, de résister aux cuirassiers français. Elle était meilleure en avant-garde et en reconnaissance et se signala maintes fois.

Les cuirassiers prussiens portaient un vêtement en forme d'habit-veste, de couleur blanche : le « Kollet ». En campagne,

1. Voir « Infanterie britannique ».

CHASSEURS À CHEVAL PRUSSIENS

1. 1er régiment des Leibhusaren (1813-1814). — 2. Chasseur volontaire des hussards de la Garde (1813). — 3. Sous-officier de dragons. — 4. Chasseur volontaire du 1er régiment de hussards silésiens. — 5-6. Shakos. — 7. Sabretache et sabres. — 8-9. Trompettes de hussards et de chasseurs. — 10-11. Pistolet et carabine de hussards.

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

ils l'échangeaient contre l'habit lituanien ou « Litewka ». Il en était de même pour les dragons.

Les hussards portaient encore leur uniforme typique. Ils étaient accompagnés de chasseurs volontaires qui, eux, avaient un uniforme de couleur verte. La surculotte était portée par toute la cavalerie en campagne.

L'artillerie, dotée de pièces de 3, 6 et 12, était excellente et modelée sur celle de Napoléon. Elle souffrait naturellement du même manque d'expérience que les autres corps.

Quoi qu'il en soit, la nouvelle armée prussienne prit une part active et décisive dans les dernières campagnes de l'Empire. L'infatigable Blücher, en dépit de maintes défaites, sut prendre en main les jeunes soldats et leur insuffler sa fougue, car leur élan patriotique, contrairement à ce qui a été écrit, s'était considérablement attiédi.

« L'enthousiasme extraordinaire » du peuple prussien pour le mouvement de libération de 1813 n'avait fourni que 22.000 volontaires en trois mois et il fallut faire appel à 120.000 hommes de la Landwehr pour compléter les effectifs nécessaires à la campagne d'automne.

L'armée prussienne connut bien des avatars, particulièrement au cours de la campagne de France en 1814, où Napoléon lui fit la démonstration de son génie militaire le plus éclatant. Mais Blücher avait la dent dure et toujours revint à l'assaut, inlassablement, jusqu'à Waterloo.

La couronne de Prusse ne gagna aucun lustre dans la victoire finale, que d'ailleurs la reine Louise ne connut pas, puisqu'elle mourut en 1810. Son époux continua à irriter ses sujets, les poussant à la révolte ouverte en 1830. Il mourut le 7 juin 1840 dans l'indifférence générale. Il ne se trouva jamais un seul historiographe pour écrire la biographie complète du petit-neveu du « vieux Fritz ».

ARTILLERIE PRUSSIENNE

1. Artilleur à pied (1808). — 2-3. Artilleur à pied (1815). — 4. Pionnier (1813). — 5. Officier supérieur d'artillerie à cheval (1815). — 6. Sous-officier d'artillerie à cheval (1815).

5
6
2
4
1
3

L'ARMÉE ESPAGNOLE

Dans l'esprit du soldat français, prendre l'Espagne ne devait pas être plus difficile que de « prendre son petit déjeuner ». Aussi Napoléon n'y envoya-t-il que 35.000 hommes aguerris et 75.000 nouvelles recrues. Après avoir fort vilainement subtilisé le trône d'Espagne au roi Charles IV et à son fils Ferdinand VII ensuite, l'empereur couronna son frère Joseph.

Le soulèvement du 2 mai 1808 à Madrid surprit totalement les Français, qui furent attaqués dans les rues et massacrés au cri de « Mort aux Français! »

L'armée espagnole ne se joignit pas à l'émeute; seule y participa la population civile, qui avait enlevé dix mille fusils à l'arsenal.

Murat fit donner ses troupes et, deux mille mutins ayant été tués à coup de baïonnettes et des centaines d'autres sabrés par la cavalerie, l'ordre revint. La répression qui suivit fut impitoyable : le peintre Goya en a rendu avec une hallucinante vigueur toutes les atroces péripéties.

Étouffée à Madrid, la révolte se répandit dans toute l'Espagne. En juin 1808, 5.000 Français se virent repoussés de Saragosse, dont la population ne comptait que 40.000 habitants.

Un siège désormais célèbre dans l'histoire commença.

Après avoir franchi l'enceinte, les soldats français durent conquérir la ville, maison par maison.

Du 4 au 14 août, quatre d'entre elles seulement tombèrent : c'est dire avec quelle incroyable opiniâtreté luttaient leurs défenseurs, pour la plupart civils.

L'affaire prenait une tournure inquiétante, d'autant plus qu'à Baylen, le 1er juillet, une forte armée française avait été astreinte à la capitulation.

CAVALERIE ESPAGNOLE

1. Cavalerie de ligne (1805). — 2. Dragon (1805). — 3. Grenadier à cheval (1808). — 4. Dragon (1808). — 5. Lancier (1810-1811). — 6. Cuirassier (1810-1811).

1

2

3

4

5

6

L. & F. FUNCKEN.

Prenant les choses en main, Napoléon arriva en Espagne en novembre 1808, à la tête de huit corps d'armée et de sa Garde, soit 175.000 hommes aguerris. Devant lui, l'armée espagnole alignait 120.000 soldats sous les ordres de Palafox, Castanos et Benito San Juan.

Cette armée venait de subir des changements profonds tant dans son organisation que dans ses uniformes. Sous l'influence de la dynastie des Bourbons, fondée par le petit-fils de Louis XIV, Philippe V, couronné roi d'Espagne en 1700, le costume militaire avait été influencé par la mode française.

Parmi les plus célèbres régiments de l'époque figurent les Gardes-Wallonnes, levées en Belgique en 1702 pour servir le jeune roi; elles avaient peu à peu accueilli un nombre de plus en plus grand d'Espagnols. Toutefois, à l'époque napoléonienne, de nombreux officiers belges servaient dans l'armée espagnole, tels Clément de Saint-Marcq, qui commandait une division de l'armée de Valence et Aragon, ou le baron de Warsage, qui avait organisé un bataillon d'étudiants volontaires et commandait la défense de Saragosse, où il fut tué, ou encore le marquis de Coupigny-Lignerueil, qui commandait la 2e division de l'Armée d'Andalousie aux batailles de Menjivar et de Baylen.

Le plus populaire des généraux espagnols était José de Palafox y Melzi; il symbolisait la résistance et avait soulevé l'Aragon en 1808. Né en Aragon en 1780, il mourut à Madrid en 1847.

A partir de 1808, les uniformes espagnols s'inspirèrent des modes militaires anglaises, allant même dans certains cas jusqu'à les copier intégralement, la couleur de fond exceptée.

INFANTERIE
ESPAGNOLE ET PORTUGAISE

1. Régiment Patria (1808). — 2. Officier du régiment Santa Feé (1808). — 3. Régiment Muerte (1808). — 4. Infanterie de ligne (1805). — 5. Régiment Fernando VII (1808). — 6. Régiment Victoria (1808). — 7. Infanterie légère de Valence. — 8. Infanterie légère (1805). — 9-10. Grenadier et chasseur portugais (1809).

9
10
8
1
2
7
3
4
5
6
L·&F
FURGESON

Cela s'explique : les Anglais avaient trouvé dans l'insurrection espagnole une excellente occasion de prendre pied sur le continent, alors qu'officiellement ils étaient en guerre avec l'Espagne. Débarqué au Portugal, le corps expéditionnaire influença également les uniformes de ce pays, dont les régiments de ligne, de « caçadores » (chasseurs) et les tireurs d'élite ou « atiradores » portaient le typique shako britannique.

La couleur de fond des Portugais était le brun, celle de l'infanterie de ligne espagnole, le bleu.

D'autres régiments espagnols symbolisaient, par leur dénomination, la guerre d'Indépendance qu'ils livraient : Patria, Santa Feé, Victoria, Muerte, Fernando VII. Leurs fusils étaient fort semblables au fusil français, dont ils ne se différenciaient que par la platine.

Les guérilleros eurent une part extrêmement active dans cette guerre féroce.

Les pires atrocités y furent commises par la populace, qui s'attaquait aux traînards et même aux blessés et aux prisonniers.

Le magnifique exemple de l'Espagne qui avait osé défier Napoléon réveilla le patriotisme de maints peuples jusque-là soumis à la loi du vainqueur, tels les Tyroliens d'Andreas Hofer : en 1809, ils refusèrent de déposer les armes alors que l'Autriche avait fait la paix.

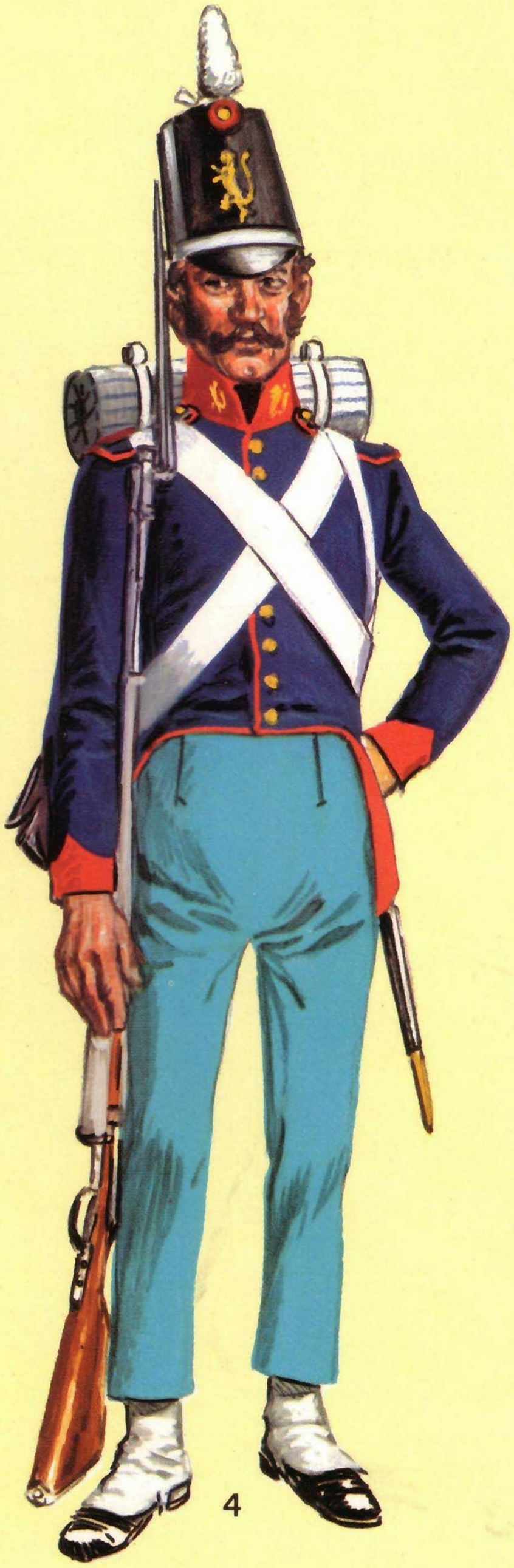
A peine Napoléon avait-il quelque peu remis de l'ordre en Espagne que lui parvenait, à Astorga, la nouvelle de la trahison de Talleyrand et de Fouché.

L'Empereur abandonna l'Espagne et rentra à Paris bride abattue pour faire une nouvelle fois « front à l'Europe ».

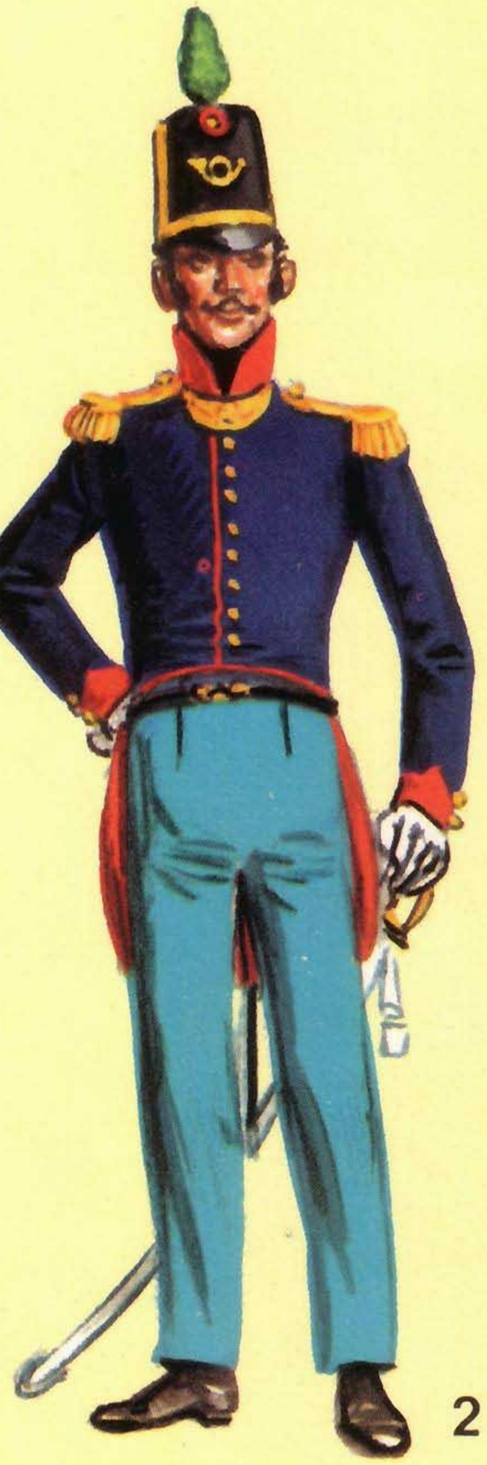
INFANTERIE ESPAGNOLE (1812)

1. Grenadier. — 2. Officier de chasseurs. — 3. Infanterie légère. — 4. Fusilier. — 5. Chasseur.

1



4



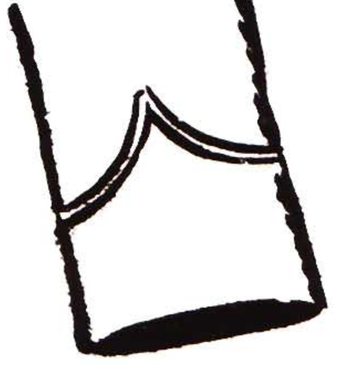
2

3

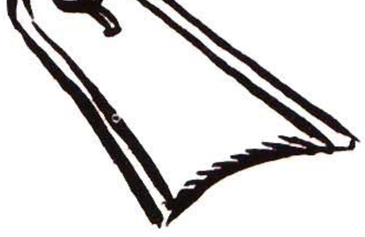
5

Petit lexique en images

COLLET ÉCHANCRÉ
PASSEPOIL
REVERS DROITS
BAUDRIER PORTE-SABRE
HABIT-VESTE
PAREMENT EN BOTTE
CULOTTE
GUÊTRES COURTES
COCARDE
POMPON
GANSE DE COCARDE
CHEVRON
CORDON
RAQUETTES
PLAQUE
ROSACE
BOURDALOU
VISIÈRE
SHAKO
JUGULAIRES
COLLET
REVERS
PLUMET
FOND
CORDON
PLAQUE
RAQUETTES
BONNET A POIL
COLLET DROIT
REVERS EN POINTE
BANDEROLE PORTE-GIBERNE
RETROUSSIS VÉRITABLES
GIBERNE
POCHES A LA SOUBISE
RETROUSSIS SIMULÉS
ORNEMENT DE RETROUSSIS
GUÊTRES



PAREMENT EN POINTE

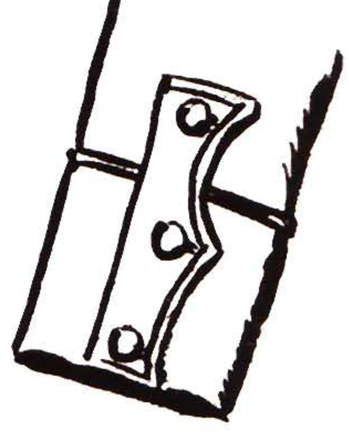


PATTE D'ÉPAULE

TRÈFLE

ÉPAULETTE

CONTRE-ÉPAULETTE



PAREMENT ET PATTE DE PAREMENT EN ACCOLADE

PORTEMANTEAU CARRÉ

DEMI-CHABRAQUE

PORTEMANTEAU ROND

PLUMET

HOUPETTE

MASQUE DE CIMIER

CIMIER

CRINIÈRE

BOMBE

CHAPERONS DOUBLES

HOUSSE-CROUPELIN

COLBACK

TURBAN

FLAMME

CADENETTE

ROSACE DE JUGULAIRE

VISIÈRE

QUEUE

JUGULAIRES

DOLMAN

PELISSE

PORTEMANTEAU

CHABRAQUE

SABRE-TACHE

BOTTES DE CAVALERIE

POCHES

EN LARGE

EN LONG

PAREMENTS

OUVERT AU-DESSUS

OUVERT EN DESSOUS

L. et F. FUNCKEN. 68

Index alphabétique des sujets illustrés

A

Adjoint aux commandants (France), 13.
Adjudants-commandants, 13, 15.
Aides de camp (France), 11, 13, 15, 19.
Ambulance (France), 79.
Ambulanciers (France), 79.
Armes françaises, 83.
Artillerie (Angleterre), 115, 117.
Artillerie (Prusse), 143.
Artillerie à cheval (France), 75, 77.
Artillerie à pied (France), 71, 73, 77.
Artillerie K.G.L. (Angleterre), 119.
Artillerie régimentaire (France), 41.

B

Baïonnette (France), 39, 83.
Briquet (France), 83.

C

Caisson d'artillerie (France), 73.
Canon (Angleterre), 117.
Canon (Autriche), 41.
Canons (France), 73, 77.
Capitaine aide de camp (France), 13.
Carabine (Prusse), 141.
Carabiniers (France), 27, 29, 47, 49.
Cavalerie de ligne (Espagne), 145.
Chasseur (Espagne), 149.
Chasseur (Portugal), 147.
Chasseurs (France), 27, 29.
Chasseurs (Prusse), 125, 127, 129, 131.
Chasseurs à cheval (France), 55, 57.
Chasseurs à cheval (Prusse), 141.
Chevau-légers (France), 59, 61.
Chirurgien du Q.G.impérial (France), 17.
Colonel aide de camp (France), 13.
Cuirassier (Espagne), 145.
Cuirassiers (France), 43, 45.
Cuirassiers (Prusse), 137, 139.

D

Douanier (France), 81.
Dragon K.G.L. (Angleterre), 119.
Dragons (Espagne), 145.
Dragons (France), officiers, trompette et soldats, 51, 53.
Dragons légers (Angleterre), 109.
Dragons lourds (Angleterre), 113.

E

Écoles militaires (France), 85.
Empereur Napoléon, 11, 13, 15.

F

Fusée (Angleterre), 117.
Fusilier (Espagne), 149.
Fusiliers (Angleterre), 103.
Fusiliers (France), 29, 30, 31, 33, 35, 37, 39.
Fusiliers (Prusse), 121, 123, 131.
Fusils (France), 39, 83.

G

Général chef d'état-major (France), 15.
Généraux de brigade (France), 11, 17.
Généraux de division (France), 11, 15, 17.
Génie (Angleterre), 115.
Génie (France), 81.
Génie (Prusse), 143.
Gendarmerie (France), 63.
Grenadier (Espagne), 149.
Grenadier (Portugal), 147.
Grenadier à cheval (Espagne), 145.
Grenadiers (Angleterre), 101, 103.
Grenadiers (France), 29, 30, 31, 33, 35, 37, 39.
Grenadiers (Prusse), 121.

H

Horse Guards (Angleterre), 111.
Hussards (Angleterre), 107.
Hussards (France), 65, 66, 67, 69.
Hussards (Prusse), 133, 135.
Hussards K.G.L. (Angleterre), 119.

I

Infanterie de ligne (Angleterre), 97, 101, 103.
Infanterie de ligne (Espagne), 147, 149.
Infanterie de ligne (France), 30, 31, 33.
Infanterie de ligne (Prusse), 121,123, 125, 127, 129.
Infanterie de marine (France), 81.
Infanterie écossaise, 104, 105.
Infanterie légère (Angleterre), 99.
Infanterie légère (Espagne), 147, 149.
Infanterie légère (France), 27, 29.
Infanterie légère (Prusse), 129, 131.
Infirmiers (France), 79.
Ingénieur géographe (France), 17.

K

King's German Legion (Angleterre), 119.

L

Lancier (Espagne), 145.
Lancier-gendarme (France), 63.
Life Guards (Angleterre), 111.

M

Mameluk (France), 15.
Maréchaux d'Empire, 13, 15, 17.
Médecin militaire (France), 79.
Mousquetaires (Prusse), 121, 123.
Mousquetons (France), 83.
Musiciens (France), 23, 30, 31.
Musiciens (Prusse), 123, 127.
Musiciens à cheval (France), 89.
Musiciens d'état-major (France), 25.

O

Obusier (Angleterre), 117.
Obusier (France), 77.
Officier d'ordonnance (France), 17.
Officier général (France), 17.
Officiers (Angleterre), 93, 95, 97, 103.
Officiers (Espagne), 147, 149.
Officiers (Prusse), 121, 123, 125, 127, 129, 143.
Officiers d'artillerie (France), 41, 71, 73.
Officiers d'infanterie (France), 27, 29, 30, 31, 37, 41.
Ornements de retroussis (France), 39.
Ouvrier d'administration (France), 81.
Ouvrier de la marine (France), 81.

P

Page de l'Empereur (France), 15.
Pistolet (Prusse), 141.
Pistolets (France), 83.
Plaques de shako (France), 39.
Porte-aigle (France), 37, 87.
Porte-fanion (France), 37.

S

Sabres (France), 83.
Sabres (Prusse), 141.
Sabretache (Prusse), 141.
Sapeur (Angleterre), 97.
Sapeurs (France), 27, 29, 30, 31, 53, 57, 81.
Service de santé (France), 79.
Shakos (France), 35.

T

Tambours (France), 27, 29, 35, 71.
Tambours-majors (France), 21.
Timbaliers (France), 91.
Tirailleur (Prusse), 123.
Train d'artillerie (France), 73, 77.
Train des équipages (France), 81.
Train du génie (France), 81.
Trompettes de cavalerie (Prusse), 141.

V

Valets de la maison de l'Empereur, 15.
Vétéran (France), 81.
Volontaires (Angleterre), 115.
Voltigeurs (France), 27, 29, 30, 31, 33, 35, 37, 39.

Table des matières

Préface de S. A. I. le Prince Louis-Napoléon 9
Napoléon et son état-major 10
Tambours-majors et musiciens 20
L'infanterie 26
L'artillerie régimentaire 40
La cavalerie 42
Cuirassiers 42
Carabiniers 46
Dragons 50
Chasseurs à cheval 54
Chevau-légers lanciers 58
La gendarmerie 62
Les hussards 64
L'artillerie 70
Le service de santé 78
Les pontonniers — le génie 80
Les écoles militaires 84
Aigles et drapeaux 86
Musiciens à cheval 88

L'armée britannique 92
Officiers généraux et infanterie 92
La cavalerie 106
Cavalerie légère 108
Cavalerie lourde 112
Le génie et les volontaires 114
L'artillerie 116
La « King's German Legion » 118

L'armée prussienne 120

L'armée espagnole 144

Petit lexique en images 151
Index alphabétique des sujets illustrés 155
Table des matières 157

Imprimé en Belgique par Casterman, S.A., Tournai. E. 5172-8026
D. 1973/0053/222.

L. & F. FUNCKEN.

En recommandant cet ouvrage à l'attention de la jeunesse qui aime la couleur de l'uniforme et son panache, aux historiens pour qui l'exacte connaissance des détails n'est jamais vaine, au grand public qui cherche dans les manifestations militaires à matérialiser son attachement et sa foi dans la Patrie, j'ai le sentiment d'apporter un témoignage de sympathie à un solide et utile travail.

(Extrait de la préface de S. A. I. le prince Louis-Napoléon.)